

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

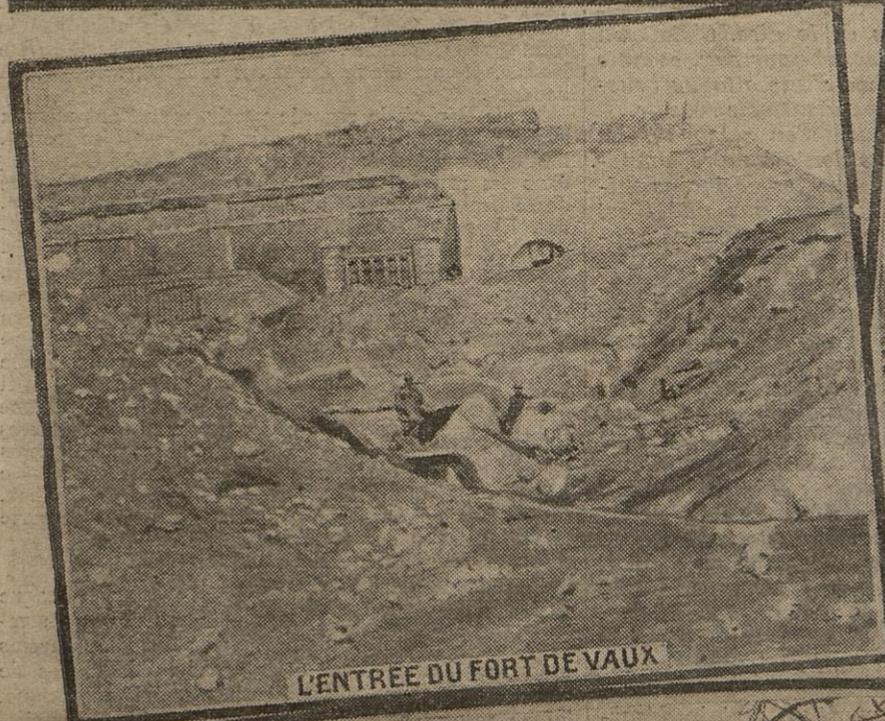
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

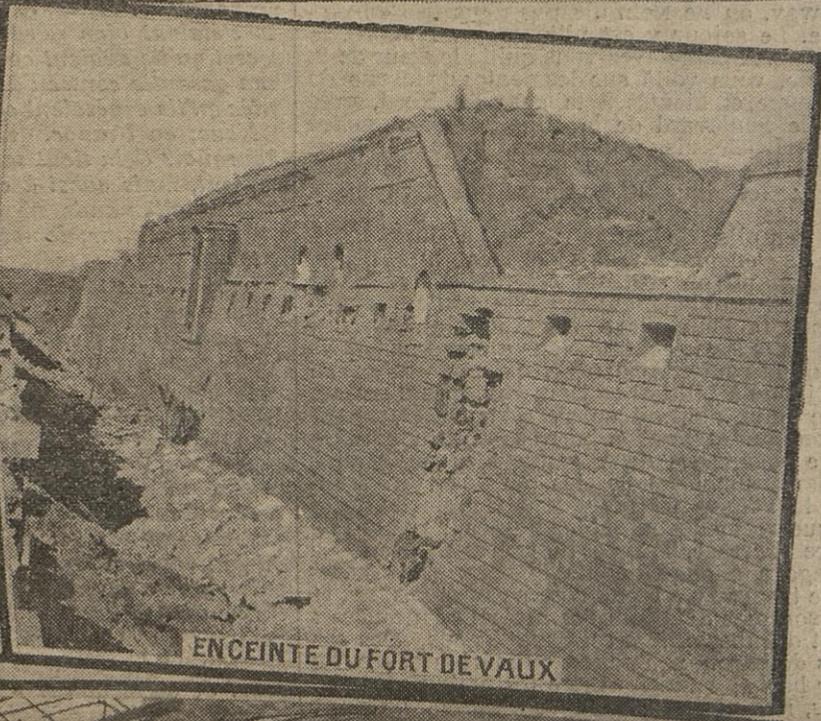
REPRISE DU FORT DE VAUX



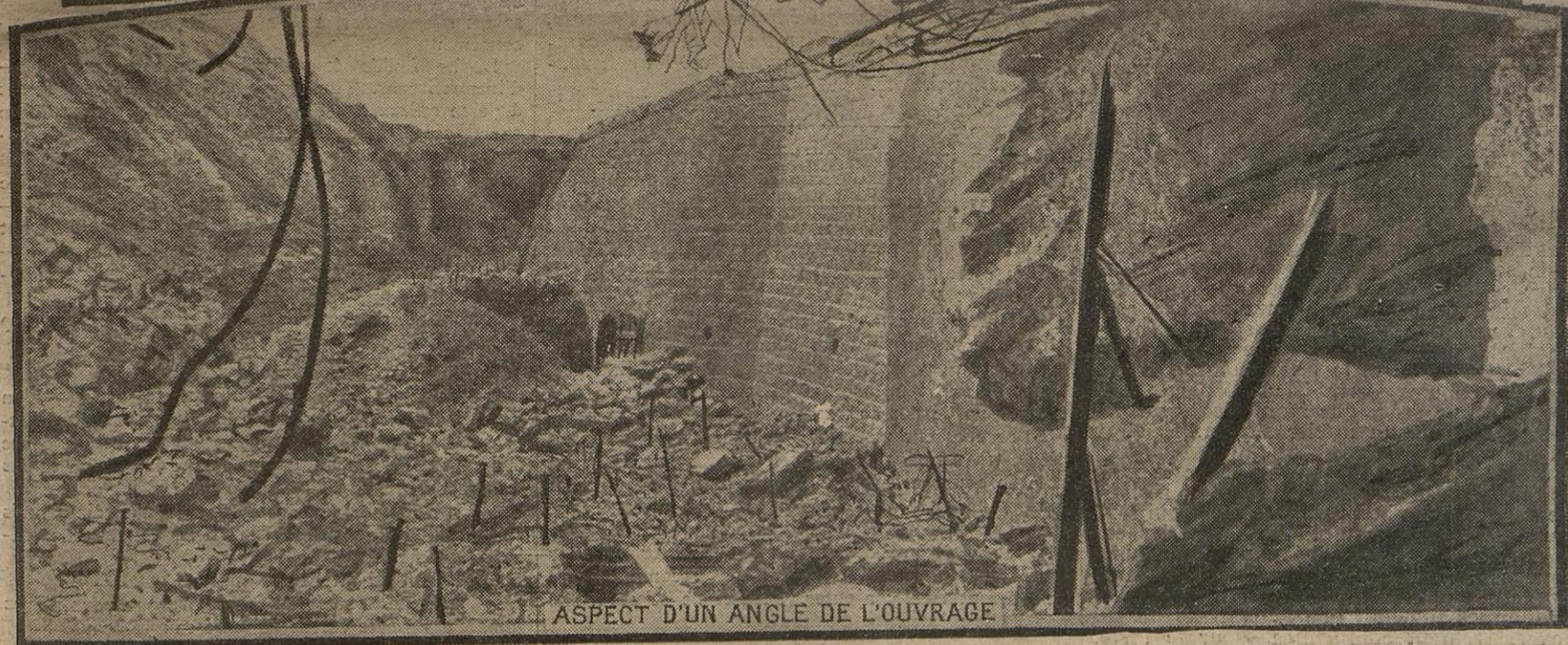
LE FORT VU DU SUD-EST.



L'ENTREE DU FORT DE VAUX



ENCEINTE DU FORT DE VAUX



L'ASPECT D'UN ANGLE DE L'OUVRAGE

La prise du fort de Vaux, annoncée hier par le communiqué officiel de quinze heures, complète excellentement l'admirable exploit réalisé le 24 octobre par les troupes du général Mangin. L'action terrible de nos grosses pièces d'artillerie, entre autres celle de nos obusiers de 400, a, cette fois, rendu la position si intenable que l'ennemi a préféré l'évacuer sans combattre ; aussi nos soldats ont-ils occupé le fort sans subir aucune perte. (Clichés Section photographique de l'Armée et Illustration.)

Tramways

On n'a prêté qu'une demi-attention à cette grève de tramways qui a pris fin le jour de la Toussaint. Elle n'était pas très parisienne, ne touchant que des banlieusards, et des banlieusards d'une banlieue où l'on ne va pas à la campagne. Elle intéressait de trop petites gens pour pouvoir devenir un sujet de conversation entre gens du monde. Et pourtant il y aurait eu à dire sur ces tramways-là, qui ne sont pas du tout moins piquants dans leur genre que la Muette-Rue Taibout. Chaque tramway de Paris, d'ailleurs, a son accent et son caractère, et il a aussi sa façon de torturer ses « voyageurs ». Pour l'instant, je suis un assidu du 33, et je ne me lasse pas d'être étonné par ses particularités. Le 33 a ceci d'étrange qu'il est à ressort : à chaque kilomètre il s'arrête, alors un employé arrive avec une énorme clef, et il le remonte... Le Bourget-Opéra, dont on a parlé pendant la récente grève, et que j'ai pratiqué au commencement de cette année, était d'un système plus connu : il était à trolley. Peut-être s'arrêtait-il un peu plus souvent que le 33, à cause de la perche qui sautait du fil une quinzaine de fois par voyage, et qu'il fallait chaque fois remettre en place. Mais, quand il marchait, il marchait plus vite. Il marchait même si vite quelquefois qu'il brûlait les stations, oubliant de recueillir les malheureux voyageurs, les voyageurs-martyrs qui l'attendaient sous la pluie depuis une demi-heure, se réjouissaient de le voir venir de loin et, au moment où ils espéraient le saisir, le voyaient avec désespoir passer devant eux comme un rêve.

Cependant, quand on est décidé à tout supporter, qu'on a du temps et de la patience, et qu'on s'est fait l'âme d'airain du voyageur en tramway, on ne s'ennuie pas dans le Bourget-Opéra. Le séjour y est pittoresque. D'abord, le parcours. A peine avez-vous quitté le cœur de la capitale, vous voilà sur les pentes de la rue de Maubeuge, et bientôt à la gare du Nord, puis-voici le boulevard de la Villette et son métro aérien. Là-dessus, vous vous engagez dans la rue de Flandre et c'est alors le faubourg ; les lourds camions qui barrent la voie, les voitures de bestiaux à claire-voie remplis de porcs roses, à hure ahurie, les encombrements et les mots d'oiseau. Quand on sort, on est arrivé au Canal où se voit un charmant paysage, et l'on débouche sur la belle place des Abattoirs. Mais le trajet dans Paris est fini. Nous allons nous élan- cer sur la route de Flandre, qui nous mènerait droit jusqu'à Lille, si ce tramway, pris d'ivresse ou de folie, n'oubliait de s'arrêter au Bourget... Passons auparavant la barrière et saluons d'un tendre regard les deux gendarmes qui y stationnent, sur lesquels les soldats qui sont dans la voiture ne manquent jamais de faire quelque réflexion aimable. Pantin : poussière, misère et crasse. Trois chiffonniers montent. Le paysage a changé depuis l'Opéra. Mais notre rapide tramway a bondi comme un pur-sang, et nous sommes déjà loin des maisons lépreuses : le fort d'Aubervilliers est devant nous, avec ses buttes de gazon, son canon antiaérien et ses fils de fer barbelés qui font rire les poilus casqués.

Puis, une plaine, des cages à lapins, un pont de chemin de fer et nous arriverons bientôt à la triste et noire petite ville du Bourget, tout encombrée par un interminable convoi de ravitaillement. Je vous dis que c'est tout un voyage.

Ce qui se rencontre dans un tramway aussi populaire, et qui en fait l'agrément, c'est la cordialité de ceux qui le fréquentent, et les rapports « bon-enfant » de la receveuse et de ses clients. La femme, en général, se donne davantage à son travail que l'homme ; elle y apporte moins d'impersonnalité. La receveuse, dans sa voiture, se sent chez elle, et elle vous y reçoit. Causant avec l'un, interpellant l'autre, demandant de ses nouvelles à celui-ci, conduisant à sa place celle-là, elle en use avec tous comme avec des invités. Elle est devenue maîtresse de maison et veut que personne ne s'ennuie, ni ne soit mal à l'aise. Dans les faubourgs, chacun se prête à cette fiction et la traite comme la patronne. J'ai été bien souvent touché par le courage et la bonne grâce que montraient ces braves femmes, dans un métier si pénible, et je les ai admirées.

Ce n'est pas une petite affaire d'être la maîtresse d'une maison où il circule tant de monde. Je me rappelle une bonne grosse mère qui riait toujours, dont tous les soldats étaient les enfants et qui n'avait jamais le cœur de refuser un voyageur. Son tramway était bourré comme un œuf, et il fallait savoir s'y prendre pour respirer. L'important était que la poitrine ne fût pas excessivement comprimée. Pour le reste, question d'arrangement entre voisins. Alors, calés, comme on dit, et tout le chargement du tramway ne formant plus qu'un tout compact, celui-ci filait sur les rails en languant, mais les voyageurs — poilus, aviateurs et ménagères —

encastrés les uns dans les autres, ne ressentaient pas les chocs. Le dimanche soir, retour des permissionnaires ; il y avait, sur les tampons extérieurs, quatre ou cinq hommes, une douzaine sur la plate-forme arrière et, à l'intérieur, on ne distinguait plus ni banquettes, ni passage, tout étant noyé, submergé, par le voyageur. ... La grève des tramways m'a rappelé celui du Bourget et les si bons moments que j'y ai passés...

Eugène Montfort.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les Italiens viennent de progresser assez joliment sur le Carso. Assez joliment, mais cela ne les empêche pas de savoir que d'autres combats encore les attendent, avant qu'ils puissent entrer dans Trieste, et qu'ils devront rompre d'autres lignes de fortifications improvisées, beaucoup plus solides que celles des anciennes forteresses, parce qu'elles sont continues...

Ne nous plaignons pas trop de ce nouvel aspect de la guerre : c'est, après tout, la meilleure assurance que nous puissions avoir que la Roumanie peut échapper à la pression qui l'enserme.

Mais cette situation générale impose immédiatement cette réflexion : les Allemands savent, ou du moins pressentaient fortement, avant la guerre, que la défensive est supérieure actuellement à l'offensive. La façon dont ils ont opéré, après leur défaite de l'Oureqet de la Lerne, leur rétablissement sur des positions préparées d'avance, le prouve assez. Seulement ils s'étaient bien gardés de le dire. C'était un secret qu'ils avaient conservé pour eux, comme une garantie contre l'échec d'une attaque brusquée qu'ils espéraient cependant voir réussir.

Nous, en France, nous n'en savions rien. Pourquoi ? Cela tient sans doute à notre tempérament, mais aussi à ce que les écrivains militaires allemands ne l'avaient pas dit ! C'est tonnant comme, de notre côté, nous étions hypnotisés par les méthodes allemandes.

On parle de l'influence des méthodes germaniques sur ce qu'on a appelé « la nouvelle Sorbonne » et on a beaucoup exagéré celle-ci : il y a entre l'Histoire politique de l'Europe contemporaine de M. Charles Seignobos, par exemple, et n'importe quel ouvrage allemand du même genre d'immenses différences. Mais au point de vue des doctrines de guerre, l'emprise était bien plus puissante ; et elle s'étendait non seulement à nous, mais à toute l'Europe.

Il y a des nations aujourd'hui en guerre avec l'Allemagne et dont les états-majors avaient suivi, et n'avaient suivi, que les cours de Berlin. Quand ceux-ci se sont trouvés devant l'adversaire, ils ont pensé : « Je me trouve en face de mon professeur... Et il était calé, mon professeur ! Je serai battu ! »

Il en est résulté fatalement un certain désarroi moral. Voilà pourquoi il sera bon à l'avenir, pour ces nations, d'éviter de donner des commandements à des chefs ayant fait leur éducation en Germanie.

Pierre Mille.

L'union sacrée n'est pas une chose vaine. Souhaitons qu'elle dure longtemps à l'arrière comme elle existe sur le front ! La décision du 2 août 1916, au 6^e bataillon territorial de chasseurs à pied, nous donne à ce point de vue un admirable exemple.

Elle est ainsi conçue en ce qui concerne un soldat niçois :

« Félicitations. — Le chasseur Michel Griseri a essayé ce matin plusieurs coups de fusil alors que, poussé par ses convictions religieuses, il était allé orner de fleurs une statue de la Sainte Vierge placée sur un de nos ouvrages.

» Ce chasseur modeste a néanmoins continué son pieux travail sans se troubler. Il faut noter là un acte de courage qui pour ne pas être, à proprement parler, militaire, n'en est pas moins méritoire et touchant, quelles que soient nos croyances... »

C'est le propre des citations de porter en elles toute leur éloquence. Les plus beaux commentaires ne peuvent rien y ajouter. Celle-ci ne se suffit-elle pas à elle-même ?

On nous avait informé, au début de la guerre, qu'il était artiller. On nous avait annoncé, depuis lors, qu'il était parti pour Salonique comme interprète. On vient de nous prévenir qu'il a gagné la

croix de guerre comme observateur à bord d'un avion.

Il était déjà connu dans l'univers. Le voilà homme universel.

On sait son tempérament superbe et sa fougue. Il se lance dans la rafale et donne l'assaut. Si un obstacle se dresse devant lui, il n'hésite pas, il boit l'obstacle.

Il paraît qu'à Salonique il vient d'accomplir le plus difficile des exploits. Le nombre de ses admirateurs s'en est encore accru.

Il a en effet réussi à transporter au siège de son escadrille tout un mobilier. Ceux qui ont parcouru les routes dangereuses, à peine esquissées, des campagnes grecques, estiment que, ce faisant, il a réalisé un tour de force. Il devait parcourir un chiffre respectable de kilomètres. Et il ne lui a pas fallu moins de trois tracteurs pour mener à bien cette délicate opération.

S'il tire une pièce de cette randonnée, il pourra l'intituler : *Succès !*

Le mot « succès » compte six lettres !

FILMS

Le Parvenu

L'automne roux se mire dans le Morbihan tout frémissant du courant de flot qui le gonfle. C'est un bel après-midi, calme et doux. Il a plu la veille. Ça sent la chasse. Le comte de Penbok descend sous les chênes, vers la grève, et suit des yeux sa chienne braque, en quête.

— Bonsoir, monsieur le comte!

C'est le père Rouzie, tout endimanché et un peu gris, comme d'habitude, qui tape avec son bâton, tenu à deux mains, au milieu de la route. Toujours content ! Ah oui ! Et pourquoi se faire du mauvais sang ?

Le vieux, guilleret, tapote sur les deux galons que le comte de Penbok porte sur sa tunique. A la campagne, en Bretagne, entre gentilshommes et bons paysans, on est familier, à l'occasion. Ce n'est pas le comte, mais l'officier, qui est choqué. Et le père Rouzie, étonné d'être durement rabroué, s'éloigne en boudant.

M. de Penbok le regarde partir, regrettant un peu son mouvement d'humeur. Et voilà qu'il se revoit, bibi de deuxième, dans les rangs fauchés de Charleroi, dans les rangs furieux de Vitry-le-François, à côté de ce Jean-Marie. C'était beau, ça aussi ! simple soldat. Licencié en droit, comte de Penbok, simple soldat ! C'était beau, ce rêve : l'abolition des préventions de classes, par la fraternité d'armes... Et puis, un jour, on a dit dans la tranchée « Ceusse qui ne veulent pas être officiers, ça se comprend ! Ils en prennent trop, les officiers ! » Alors, l'ambition d'être l'égal des plus humbles a cédé à l'ambition plus haute d'être l'égal des plus braves et des plus exposés, et il a voulu être officier... Et maintenant où est l'ancienne espérance fraternelle ? Abolir quoi ? Les barrières que la guerre abat se redressent par les exigences de guerre ! Le lieutenant de Penbok ne tolère pas ce qu'eût permis, avant la guerre, le comte de Penbok. Ce rêve-là aussi est donc parti ?... Tant en emporte la vie ! Tant en emporte la guerre !... — A. L.

L'opération du « recensement » offrait chaque année, en Egypte, de désagréables surprises au recenseur. Quand il voulait pénétrer dans les harems pour mentionner l'âge et la qualité des dames de céans, celles-ci, s'abritant derrière la loi musulmane, lui en refusaient énergiquement l'entrée et remplissaient elles-mêmes, à leur fantaisie, la feuille de recensement.

Ladite feuille fourmillait — naturellement ! — d'inexactitudes. Toutes ces belles voilées avouaient à peine quinze ans ! Et le malheureux recenseur ne savait comment se débrouiller à travers tant de coquets mensonges !

Or, cette année-ci les dames des harems du Caire ont été autorisées par leurs maris à « recevoir », — contagion des mœurs européennes ! — et elles sont si contentes de cette permission qu'elles recevront — ont-elles fait savoir aux autorités — « même le recenseur ! »

A celui-ci, en remerciement, de ne pas exiger trop de précisions sur l'âge de ces dames.

C'est une jolie actrice — plus toute jeune — d'un petit théâtre du boulevard. Elle aime beaucoup l'Espagne, où elle fit jadis un beau voyage, et elle conte à qui veut l'entendre qu'une gitane lui donna là-bas le secret d'une eau de beauté.

— Si je l'avais fait fabriquer je n'aurais jamais eu à craindre la venue des rides, conclut-elle mélancoliquement.

Quelqu'un lui dit l'autre jour :

— Vous ne nous ferez pas croire que vous n'avez jamais essayé les vertus de votre eau de beauté !

— Mais Mlle X... redressa fièrement la tête :

— Moi ! livrer le secret de cette eau de beauté à un fabricant ? Mes amies n'auraient eu qu'à s'en servir aussi !

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Dans tous les coins de Paris se voient, comme chacun sait par expérience, des pancartes où il est écrit :

TAISEZ-VOUS! MÉFIEZ-VOUS!
Des oreilles ennemies vous écoutent!

Là se reconnaît la grâce française, avec le goût des expressions mitigées par courtoisie. Tout malin qui lit entre les lignes sait bien que signifient ces oreilles et l'épithète « ennemies » accolée. Je tranche: il s'agit d'espions; mais le galant Français recule à les désigner par leur nom, crainte qu'ils ne se formalisent: on ne saurait davantage raffiner.

Ils ne mettent pas de ces gants, en Allemagne: il fallait s'y attendre. Partout, m'a-t-on dit, s'étale le *Danger d'espions*, en propres termes, ainsi qu'en toutes et grosses lettres.

Outre la grossièreté, ceci n'a pas de raison d'être. Je doute fort qu'il subsiste en Allemagne des espions. En France, je ne jurerais pas. Certaines lettres anonymes que je reçois, chaque fois que je me laisse aller à dire en compagnie: « De jour en jour devient la neutralité de Schaezli bienveillante à l'égard des Alliés » — et puent ces lettres le Boche d'une liene (je m'y connais) — ces lettres, qui sont le sujet de ma phrase — je souhaite que vous ne l'ayez pas oublié après si longtemps et quatre incidences — ces lettres m'inclinent à soupçonner que Paris n'est pas entièrement nettoyé d'espions.

Supposé que le soit Berlin, est-ce à dire qu'on y doit renoncer au système avertisseur des pancartes? Non, de par le vieux Dieu! Mais toute autre rédaction serait congruente.

Celle-ci proposerai-je :

TAISEZ-VOUS TRANQUILLES!
TENEZ VOS BOUCHES!

Tous ne sont pas ceux qui vous écoutent complètement idiots!

Utile conseil! L'Allemand ne tient pas, en effet, sa bouche, ni en bas, ni au sommet de la hiérarchie. Il a, depuis plusieurs semaines, des accès de loquacité; et comme, c'est une chance, il parle pour ne rien dire, ou débiter des sottises, charité commande de l'avertir que tous ses auditeurs, à l'extérieur du moins, ne sont pas des sots. Maintenant, je m'excuse de parler s'ils seront à même de tenir compte de l'avis: ne forçons pas notre talent.

Je citerai deux exemples, sans plus, de leur intempérance de langage; et je commencerai par en bas, pour remonter.

J'appelle bas de l'échelle la *Gazette de Francfort*, qui, épilouant sur la victoire de Douaumont, dit: « Les Français seraient bien empêchés d'énumérer un quelconque butin, et cela cause grande déception en France. »

Du communiqué français, même jour: « Prisonniers: six mille onze, dont officiers, cent trente-huit! En une seule journée, cinq gros canons, dix moindres, cinquante et un de tranchée, cent quarante-quatre mitrailleuses! Postes de télégraphie, fusils, obus et grenades pour mémoire. »

Touche!

Voilà une riposte, j'espère!

Et de l'autre, voilà une gaffe!

A en faire souvent de telles, ils rendront aux rieurs impossible la neutralité.

Malheureusement, l'exemple, comme j'ai déjà dit, vient de haut. Je ne fais pas aujourd'hui allusion à Sa Majesté, mais à M. le maréchal de Hindenburg.

Ils le mettent un peu trop à toutes les sauces: nécessité fait loi. Cet illustre soudard n'a-t-il point placé l'emprunt, comme un simple Schaezli ses marchandises? Ensuite, il écrit par procreation dans les journaux. Dangereux!

J'ai lu attentivement, avec toute la considération due, son dernier interview, et je ne cacherai pas à Son Excellence que je n'ai pas été satisfait, bien que je sois bon public.

Nul ne s'étonnera qu'Elle témoigne Sa confiance en l'issue. Si Elle Se méfiait, Elle n'aurait pas la naïveté de le dire; Elle dirait encore le contraire; et je me demande si, vu cette clause de style, mieux ne vaudrait pas ne rien dire du tout. Mal tournée, du moins, la déclaration que « la situation ne saurait être meilleure »; car cela ne veut pas dire qu'elle soit bonne. Après tout, il y a peut-être là une note de franchise: une fois n'est pas coutume.

Mais j'ai surtout apprécié (à qui perd gagne) ces deux truismes, que la guerre se dénouera sur le front occidental, à moins qu'elle ne se dénoue sur le front oriental ou sur un autre, et que, de toute manière, elle finira quand elle prendra fin.

De même était M. de La Palice encore en vie un quart d'heure avant sa mort. Je ne crois pas faire injure à M. le maréchal par ce rapprochement, vu que le seigneur de La Palice fut homme de guerre considérable, se distingua durant les guerres d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. S'il ne se distingua plus après la bataille de Pavie, c'est qu'il y fut tué, en 1525; et l'on doit s'insérer en faux contre la chanson qui, injustement, le présente comme le prototype du colonel Ramollot.

P. e. c. :

NOUS AVONS REPRIS LE FORT DE VAUX

Les Allemands, écrasés par notre artillerie, n'ont même pas tenté de nous en disputer l'accès.

La victoire italienne sur le Carso

Dans la journée d'hier, sous la violence de notre bombardement prolongé depuis plusieurs jours, et sans attendre l'attaque de notre infanterie dont la pression se faisait de plus en plus étroite, L'ENNEMI A EVACUE LE FORT DE VAUX. Au cours de l'après-midi, de très fortes explosions ont été observées dans le fort. A la nuit, notre infanterie, qui s'était rapprochée à très courte distance, a occupé cet important ouvrage sans aucune perte. La ceinture des forts extérieurs de Verdun est maintenant rétablie dans son intégrité et solidement tenue par nos troupes. (Officiel.)

Depuis la nuit dernière, nos troupes ont réoccupé le fort de Vaux, tombé au pouvoir de l'ennemi le 7 juin, après une résistance mémorable. Celle des Allemands n'aura pas été d'aussi longue durée. Avant-hier déjà l'état-major prussien annonçait en ces termes l'évacuation de l'ouvrage: « Les Français ont dirigé un feu de destruction intense contre le fort de Vaux, qui a été évacué pendant la nuit par nos troupes. »

Le fait était exact. Quelques coups bien ajustés de notre canon de 400 avaient déterminé dans le fort de grands ravages, et finalement une explosion meurtrière que le silence avait suivie. Notre infanterie, dont les lignes n'étaient pas à plus de quatre cents mètres, attendait le moment de s'élançer. Un chef



LE GENERAL MANGIN

deux causes n'agiront pas toujours: le projet évident de l'état-major ennemi est de se retourner contre nous quand une solution aura été obtenue dans les Balkans, et l'Allemagne a pris toutes ses mesures pour parer à l'insuffisance momentanée de ses fabrications. Mais il ne dépend que de nous de garder la supériorité que nous détenons aujourd'hui, et de l'augmenter de telle sorte qu'elle se manifeste sur des fronts de plus en plus étendus.

Sur le Carso, le succès de l'offensive italienne s'est étendu au nord de Lokvilza jusqu'aux monts Veliki Hribach, Pocinka et à la cote 308, à l'est de ce dernier, au sud jusqu'aux tranchées établies le long de la route d'Oppachiasela à Kostanjevitza. Cette progression considérable déborde les positions ennemies qui tiennent encore dans la région côtière le long de la route de Brestovizza. De nouveaux progrès de nos alliés sont donc à prévoir, non pas immédiats, mais assurés, grâce à la méthode excellente dont a toujours fait preuve l'état-major italien en son offensive.

Jean Villars.

Leur défense et la nôtre

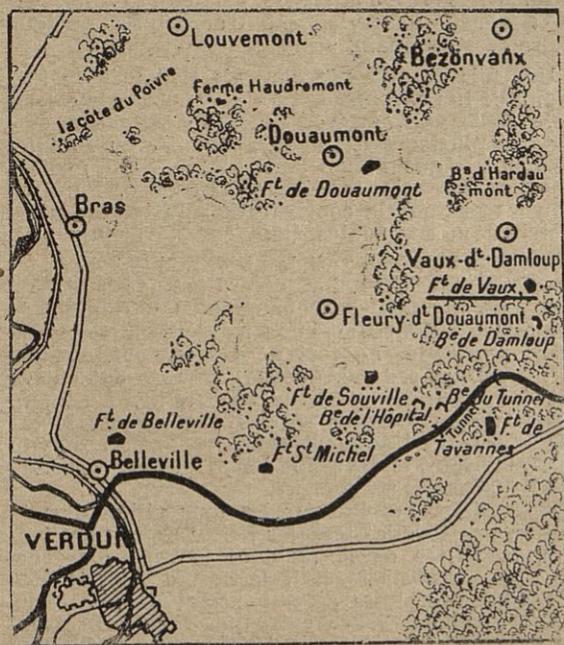


LE COMMANDANT RAYNAL

chef de la garnison du fort de Vaux, fut fait prisonnier à la suite d'une héroïque résistance qui lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur

Nos troupes ont reconquis le fort de Vaux sans opposition de l'infanterie ennemie. L'assaut des obus avait suffi. Tout autre avait été la résistance française.

Au commencement du mois de juin, les Alle-



énergique entre tous la fit patienter cependant. Durant la journée de jeudi, de violentes explosions étaient de nouveau constatées dans l'enceinte abandonnée, sans que cette fois notre artillerie y fût pour rien. Notre prudence était donc justifiée, et a trouvé sa récompense: le soir venu, nous pouvions nous établir dans le fort en toute sécurité.

La prise du fort de Vaux rétablit la ceinture extérieure des forts de Verdun, dans le seul secteur où elle avait été atteinte. C'est pour l'ennemi la perte définitive de la bataille engagée par lui en février dernier, avec l'espoir avoué d'emporter la place, qualifiée pour la circonstance de « cœur de la France. »

Ce beau succès de notre artillerie marque aussi une date dans l'histoire de la guerre, car c'est la première fois que la préparation se confond avec l'action et suffit à décider du sort de la bataille. Aucun assaut n'a été nécessaire. Nos obus de gros calibre ont rendu la position intenable; ce qui restait de la garnison l'a abandonnée; dès lors, nous étions maîtres du terrain; nous l'avons occupé à notre heure, sans y laisser un seul de nos soldats. C'est là un résultat admirable, que nous aurons à prendre comme modèle pour toutes les batailles de l'avenir. Nous le devons à la supériorité considérable que possède en ce moment notre artillerie dans la région de Verdun. Cette supériorité s'explique elle-même par deux causes. Depuis le mois de juillet, la consommation de munitions et de matériel a dépassé les prévisions de l'ennemi, et des prélèvements importants ont été faits sur le front occidental pour armer les corps expédition-

principales forces offensives. Les 2 et 3 juin, la garnison, sous les ordres du commandant Raynal, repoussait dix-sept attaques sur les pentes nord-ouest du fort, contre-attaquait six fois à la baïonnette, et elle venait de supporter un bombardement de vingt-six heures, accompagné de jets de liquides enflammés et d'émission de gaz asphyxiants.

A l'ouest, deux régiments allemands parvinrent jusqu'à 60 mètres de deux batteries de 75, qui les fauchèrent. Il n'en resta même pas des cadavres, mais des fragments de corps. Dans le fossé nord, régiments sur régiments furent jetés par le commandement allemand. Les corps à corps se succédèrent. Pendant dix-huit heures, on se battit à coups de browning et de couteau. Et jamais les Allemands n'avaient fait un aussi grand usage de liquides enflammés.

Dans la journée du 5, le commandement français ordonna le repliement des troupes défendant les avancées du fort. Le 5 au soir, isolés, les défenseurs n'avaient plus d'autre consigne que de tenir.

Ils tinrent jusqu'aux limites des forces humaines. Le 7, dès les premières heures, un bombardement d'artillerie lourde plus intense encore que les précédents érasa les boyaux de communication. Le commandant Raynal parvint pourtant à faire évacuer les blessés. Quelques centaines d'hommes d'un bataillon du 96^e d'infanterie résistèrent encore toute la journée, mais, le soir, le fort succomba.

LES EXPLICATIONS ALLEMANDES

Une vieille rengaine : " retraite stratégique " !

L'agence Wolff a publié une note officielle rédigée au grand quartier général allemand, note qui — naturellement — transforme le grave échec que les Allemands n'ont pu empêcher en une retraite stratégique habilement conçue et habilement exécutée.

Quelques passages de cette note sont curieux et dignes qu'on les cite textuellement :

« Le retrait projeté de la première ligne allemande dans le secteur Douaumont-Vaux sur des positions préparées d'avance s'est terminé au cours de la nuit dernière. »

« Alors que les Français, le 24 octobre, favorisés par un temps brumeux, avaient pu prendre l'offensive à un moment où le retrait de la ligne était en cours et avaient obtenu des succès locaux, les troupes allemandes ont réussi à se dégager et à se retirer méthodiquement du fort de Vaux, au cours de la nuit du 1^{er} au 2 novembre, sans que l'ennemi se soit aperçu du moindre mouvement. Bien plus, dès la pointe du jour, les Français ont dirigé sur le fort de Vaux un feu roulant d'une violence inouïe qui s'est prolongé jusque vers le milieu du jour. Les colonnes d'assaut françaises ont fait une attaque dans le vide et ont trouvé le fort abandonné. »

Et plus loin :

« Le fort de Vaux a été abandonné et le front allemand a été ramené sur une ligne plus favorable, préparée déjà depuis longtemps, moins marquée et moins exposée au feu de l'artillerie ennemie. »

« Il reste à ajouter que l'abandon du fort de Vaux n'a pas le moindre effet sur la situation dans le secteur de Verdun. »

Sans insister sur la maladresse un peu comique de ces explications, toujours les mêmes — ah! cette retraite stratégique, ce qu'on nous l'aura servi! — on est en droit de constater que la note allemande constitue l'aveu formel de l'abandon de l'offensive contre Verdun.

Le correspondant en Allemagne de l'Associated Press a adressé mercredi après-midi, à cette agence, le radio-télégramme suivant, qui donne une curieuse version de l'évacuation du fort de Vaux par les Allemands :

« Le fort de Vaux, dans la région de Verdun, a été évacué dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, conformément à des plans préalablement établis. Les généraux allemands ont jugé, en effet, que les sacrifices qu'il fallait faire pour garder le fort étaient hors de proportion avec la valeur qu'ils lui attribuent dans l'ensemble de leurs plans stratégiques. »

« C'est dans la soirée du 1^{er} novembre que le grand quartier général allemand a informé l'Associated Press que le fort allait être évacué et que les lignes allemandes allaient être portées en arrière sur des positions mieux adaptées aux besoins de la défense. »

« En même temps, le grand quartier général nous a appris les raisons de ce recul. Il nous a expliqué que les forts de Douaumont et de Vaux ne constituaient un élément essentiel de la puissance de la forteresse de Verdun qu'autant que leurs armements restaient intacts entre les mains des Français, et que le but des Allemands avait été de les mettre hors d'usage pour « estropier la forteresse ». »

« Une fois ce but atteint, les ruines de ces forts dépourvus de leur armement devenaient sans importance, car ces ruines ne fournissaient plus que d'excellentes cibles à l'artillerie française. »

« Maintenant que Douaumont et Vaux ont été évacués, les Français ont pu reprendre l'offensive dans le secteur de Verdun. »

« mains des Français, les généraux allemands sont d'avis que l'importance que possédait encore le fort de Vaux n'est pas suffisante pour justifier les lourds sacrifices qu'il fallait faire pour le garder. »

« En conséquence, le terrain qui se trouve aux environs de Vaux et qui est difficile à défendre contre des attaques venant du Sud et de l'Ouest, le fort de Vaux, a été abandonné et les lignes allemandes ont été reportées sur des positions moins exposées au feu de l'artillerie française. »

Le correspondant de l'Associated Press n'a pas été le seul journaliste neutre à être mis d'avance dans la confidence des intentions du grand quartier général allemand. Les mêmes explications ont été fournies, et dans les mêmes termes, aux correspondants hollandais.

Il est trop évident que, par cette manœuvre préventive, les Allemands espéraient atténuer l'effet moral de leur échec. Mais, comme toujours, ils ont forcé la mesure. Et leur hâte à la diminuer montre aussi clairement que n'importe quel commentaire la valeur de notre victoire.

Ce qu'ils écrivaient au mois de juin

Au reste, ni les neutres ni le peuple allemand ne peuvent avoir oublié les fanfares victorieuses par lesquelles la presse germanique salua, le 8 juin et les jours qui suivirent, la prise du fort de Vaux.

« Le fort de Vaux est désormais allemand », proclamaient bien haut les journaux d'outre-Rhin.

La Gazette de Francfort déclarait le 8 juin :

« Depuis cinq jours, le fort est en notre possession; nous avons arrêté toutes les contre-attaques, nous avons constamment élargi et consolidé nos positions sur la hauteur de Vaux; nous pouvons dire, autant qu'il est humainement certain : « Nous avons fermé le poing sur notre conquête; » personne ne nous la ravira. »

Et l'article se terminait par ces mots :

« Les vainqueurs de Vaux ont mérité aujourd'hui notre reconnaissance particulière. Ici, devant Verdun, ils viennent d'accomplir quelque chose de surhumain. »

Une fois de plus nos ennemis sont pris en flagrant délit de contradiction avec eux-mêmes. La note ci-dessous, insérée dans la *Breisgauer Zeitung* et plusieurs journaux allemands du 10 juin, démontrait que l'importance extrême du fort de Vaux tenait à la position qu'il occupe. Nous ne croyons pas que la configuration du terrain ni la distribution des routes aient changé depuis lors.

« Le fort de Vaux est le pilier sud-est du front nord-oriental de Verdun, déterminé par la ligne : fort de Vaux-fort de Douaumont. Ce front nord-oriental était fortifié d'une manière particulièrement puissante. Le fort de Douaumont, notamment, pilier nord-est, que nos troupes ont enlevé dès les premiers jours de la bataille, était l'un des ouvrages les plus solides de toute la forteresse. Le front, que jalonne une route directe entre les deux forts, a une longueur totale d'environ 2.500 mètres. »

« La région boisée entre les deux piliers d'angle est, comme tous les terrains boisés autour de Verdun, organisée de la manière la plus moderne. Le premier obstacle était le bois de la Caillette qui, après une lutte de huit semaines, est tombé depuis quelques jours entre nos mains. Les travaux de fortification exécutés dans ces taillis par les Français font connaître l'importance que nos adversaires leur attachaient comme point d'appui. En arrière de cette ligne, vers le sud, se dresse la hauteur 280. Plus à l'est, immédiatement au sud du village de Vaux, un nouveau point d'appui est fourni aux Français par la croupe boisée du Chapitre et la croupe de Fumin, souvent mentionnées dans les derniers communiqués et fort chaudement disputées. »

« La défense latérale du fort de Vaux était assurée par l'organisation très solide du village de Damloup, au pied des côtes, et par les batteries de Damloup, qui, plus au sud, établissaient liaison avec le fort de Tavannes. »

« De la route qui va du fort de Vaux à Damloup, par le village et le fort de Vaux, se détachent vers le sud plusieurs embranchements, dont le plus occidental part du fort de Douaumont et conduit à la côte de Froide-Terre par le bois de la Caillette; un autre va du village de Vaux à Fleury par le bois du Chapitre; de Damloup, une route directe se dirige vers Eix. L'importance du fort de Vaux résulte donc, non seulement de sa puissance propre et de celle des positions adjacentes, mais aussi du réseau routier qu'il commande. »

L'ennemi ne pourra contester que les « deux piliers du front nord-est de Verdun » se retrouvent en notre pouvoir. La ceinture des forts est ainsi reconstituée dans le seul secteur où l'effort de l'ennemi l'avait atteinte.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 3 Novembre (824^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, la lutte d'artillerie a été assez vive **DANS LES SECTEURS DE LIHONS ET DE CHILLY**. Un coup de main effectué par nous sur les tranchées allemandes **A L'OUEST DE LAUCOURT** a parfaitement réussi.

Rien à signaler sur le reste du front.

[Nous avons détaché de ce communiqué et publié, en page 3, l'annonce de la reprise du fort de Vaux.]

LA GUERRE AERIENNE

Sur le front de la Somme, un de nos avions triplaces, attaqué dans la région d'Allaines par un groupe de six appareils ennemis, a réussi à en abattre un. Une de nos escadrilles de chasse, venue aussitôt au secours de notre avion, a abattu un second adversaire et a forcé les autres à s'enfuir.

Un avion allemand, atteint par le tir de nos canons spéciaux, est tombé dans la forêt de Nonnenbruch (ouest de Mulhouse).

23 HEURES.

Sur la rive droite de la Meuse, après la prise du fort de Vaux, **NOTRE INFANTERIE A CONTINUE A PROGRESSER JUSQU'AUX LISIERES DU VILLAGE DE VAUX AU NORD DE L'ETANG, NOUS AVONS PRIS PIED SUR LA GROUPE QUI DOMINE CE VILLAGE**. L'ennemi n'a tenté aucune réaction.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front, en dehors de la lutte d'artillerie habituelle.

Les communiqués britanniques

11 HEURES.

Une attaque qui a pris l'ennemi par surprise dans la soirée d'hier nous a permis de nous emparer, **A L'EST DE GUEUDECOURT**, d'une tranchée où nous nous sommes consolidés au cours de la nuit.

Un coup de main a été exécuté avec succès contre les lignes allemandes vers Arras.

24 HEURES.

Cet après-midi l'ennemi a dirigé une contre-attaque sur la tranchée enlevée **A L'EST DE GUEUDECOURT**; il a été complètement repoussé.

L'artillerie et les mortiers de tranchées ont bombardé, au cours de la journée, les lignes allemandes **A L'EST DE SAUQUISSART ET VERS BLAIRVILLE**. Nos aviateurs ont abattu, hier, deux avions ennemis.

Communiqué de l'armée d'Orient

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA STRUMA, les troupes britanniques, poursuivant leur succès, ont pris d'assaut le village d'ALIPSA.

Canonade intermittente sans action d'infanterie sur le reste du front.

Un ballon d'observation militaire prend feu dans la mer du Nord

COPENHAGUE, 3 novembre. — Suivant une dépêche de Christiania, on a aperçu mardi matin, au large de la côte de Norvège, un ballon d'observation en flammes.

Après être demeuré quelque temps en l'air, l'appareil, comme une immense torche, s'abattit, et ses débris vinrent s'écraser à Farsund. On pense que ce ballon avait son point d'attache sur un des bateaux de guerre anglais qui patrouillent dans la mer du Nord. Les hommes de l'équipage ont vraisemblablement été brûlés vifs. (Radio.)

Un ballon militaire suisse atterrit en Allemagne

BERNE, 3 novembre. — L'état-major de l'armée suisse communique la note suivante : « Ce matin 2 novembre, au cours d'un exercice dans les franges montagneuses, un de nos ballons captifs a rompu son câble. Poussé par un vent violent, il s'est dirigé par Delémont et Binningen sur le Wiesenthal. A Bâle il passa la frontière et a atterri à 12 h. 56 du soir à Schoenau, dans le grand-duché de Bade. Deux officiers étaient à bord. »

Rochette sera jugé à Rennes pour double insoumission

RENNES, 3 novembre. — Rochette sera transféré à Rennes, où il sera jugé.

Son dossier est arrivé au parquet militaire de la dixième région, où l'inculpé sera poursuivi pour double insoumission en temps de paix et en temps

EVIAN SAISON CACHAT
de Mai à Octobre
Hôtels Royal Splendide, Evian-les-Bains

LA PROPORTIONNALITÉ DES SACRIFICES

I

J'ai exposé à maintes reprises l'importance qu'il y avait à établir entre alliés « la proportionnalité des sacrifices ». S'il est un mot, mieux, une pensée qui ait trouvé de l'écho en ces derniers mois, c'est bien cette expression, cette idée même.

Ne voyons pas dans les commentaires qui l'ont accompagnée l'indice d'une sorte de calcul égoïste de notre pays et la recherche d'un dosage dans l'holocauste offert à la cause commune : mais à un certain degré d'intensité de sacrifices, le mot semble bien répondre à une véritable nécessité. Chacun sait que si la France moissonne la gloire à foison, elle a payé son dur labeur d'un arrêt presque complet de toute sa vie économique, et, par suite, de gêne et de privations. Elle a fait de son corps un rempart derrière lequel ses alliés ont pu préparer et forger leurs armes.

Ses pertes sont sérieuses, son sang a coulé à flots. Nous dirons la tâche grandiose qu'elle a remplie.

Parler, maintenant, de proportionnalité des sacrifices, c'est demander que l'unité d'action entre alliés aboutisse à une répartition équitable des effectifs mobilisés ou mobilisables, en tenant compte d'ailleurs des ressources propres à chaque pays. Comment les utiliser ? C'est ce que j'exposerai à la fin de cette étude. Pour l'instant, je tente d'examiner, ici, ce qu'a donné l'effort national de chacun des pays alliés et ce que chacun peut faire encore pour porter sa participation à la guerre au même degré d'abnégation et d'héroïsme. Il pourra résulter de cet examen, je l'espère du moins, qu'une exacte justice soit rendue à chacune des nations amies. Nous ne risquerons plus d'égarer nos sollicitations et nos rappels, au nom d'ailleurs de l'intérêt commun ; nous ne les adresserons qu'à celles qui peuvent véritablement accroître encore leur part d'activité pour se mettre au niveau de celle que nous avons fournie.

Je ne connais pas, pour ma part, d'effort plus grand, plus méritoire jusqu'à ce jour, que celui de la Grande-Bretagne, car il n'est aucun de nos alliés qui, parti de si faibles moyens militaires, ait abouti en deux années à d'aussi prodigieux résultats.

En cette terre de France conquise et horriblement meurtrie où se déroulent actuellement de nouveaux faits d'armes, tout atteste la force incomparable de l'offensive anglaise et des moyens militaires qu'elle a pu mettre en œuvre. Si l'on se reporte par la pensée aux efforts accomplis pour obtenir ces premiers résultats, on reste confondu d'admiration véritable.

J'ai déjà dit bien des fois tout ce qu'il y avait de singulier dans l'élan de ce peuple que son passé, ses traditions les plus anciennes, sa position géographique et la nature de son activité industrielle pouvaient éloigner de nos conflits continentaux.

L'immense usine anglaise, associée jadis à une immense maison d'exportation, n'allait-elle plus alimenter que la guerre, et, après avoir répandu la prospérité, consentir à propager la mort ? Des midlands brouillés de suie qui répandaient chaque année sur le monde dix millions de tonnes de fonte, allait-on voir surgir, pour des besoins de dévastation et de ruine, un fleuve d'acier ? Le Lancashire, le Yorkshire allaient-ils transformer leurs champs d'ajoncs, l'Ecosse ses vertes campagnes en terrains d'exercice pour des milliers de recrues ; les plus grands débarcadères du monde serviraient-ils à entasser sur leurs quais plus de munitions que de balles de coton ?

La pluie d'or répandue sur l'Angleterre allait-elle se changer en un nuage de sang ?

Ce miracle s'est accompli.

Le peuple anglais a consenti joyeusement le sacrifice de ses richesses. Il y a quelques jours à peine le premier ministre britannique donnait l'expression financière de ce merveilleux effort lorsqu'il faisait défiler sous les yeux du Parlement anglais les chiffres du budget : 34 milliards de francs de dépenses pour l'exercice 1916-1917 ; 79 milliards depuis le début des hostilités ! La fortune acquise abandonne à l'Etat plus du quart de ses revenus.

Mais l'armée ! Quel effort n'a-t-il pas fallu pour lui faire atteindre ses proportions actuelles ? Une volonté froide et scientiste, une ténacité, une prévoyance merveilleuses lui ont donné la force et l'armature désirables.

On sait ce qu'était la vieille armée professionnelle de l'Angleterre. Elle se composait de deux éléments : des troupes de métier, aguerries, disciplinées, composées d'engagés volon-

naires qui y avaient accès de dix-huit à vingt-cinq ans, constituaient l'armée régulière ; l'autre élément, l'armée territoriale, était une sorte de milice, de création récente, dont les soldats n'étaient assujettis qu'à des périodes d'instruction. Les chiffres que nous possédons sur cette force militaire sont assez incertains, mais en évaluant les contingents réguliers à 230.000 hommes, et l'armée territoriale à 260.000, nous serons assez près de la vérité. Au total, la Grande-Bretagne disposait de moins de 500.000 hommes ; elle armait un soldat par quatre-vingts habitants.

Aussi, aux premiers jours du conflit, l'Angleterre ne put-elle envoyer sur le continent que quatre divisions : 80.000 hommes. C'est cette armée qui disparut avec la chute de Mons, la retraite et la bataille de la Marne, et la bataille d'Ypres.

Derrière elle, une armée immense a surgi.

Le 7 août 1914, le Parlement anglais votait des crédits pour une armée de *cing cent mille hommes*, et, le 10 septembre 1914, pour une nouvelle armée d'un *million d'hommes*. Dès octobre de cette même année 1914, le chiffre des volontaires atteignait *sept cent cinquante mille* ; six mois après il était de *deux millions* ; le 15 septembre 1915, lord Kitchener se flattait, non sans fierté, de disposer de *trois millions de volontaires* ; le 25 décembre 1915, le budget prévoyait un *nouveau million* de recrues.

Voilà des chiffres éloquentes ! Tout un peuple, *countrymen* et *citymen*, s'est levé. Héritiers des plus grands noms, *cockneys* de Londres, fils aînés héritiers de pairies, noblesse campagnarde, classes libérales, intellectuels, marchands, filateurs, mineurs, ouvriers, tous se sont faits soldats, et soldats enthousiastes. Ils ont formé spontanément la nouvelle armée.

Ce n'est qu'après l'enrôlement de quatre millions de volontaires que la Chambre des Communes a voté le bill sur le service militaire obligatoire qui appelle sous les drapeaux tous les citoyens d'Angleterre et d'Ecosse âgés de dix-huit à quarante et un ans. A l'heure actuelle les plus jeunes soldats anglais ont dix-neuf ans, les plus âgés en ont quarante et un. Si l'on note que l'Irlande, non assujettie au bill, a fourni une contribution plus limitée que le reste de la Grande-Bretagne (157.000 volontaires), on admire d'autant plus le puissant effort des deux provinces anglaises.

Avant la guerre, elles avaient un soldat par quatre-vingts habitants ; elles comptent aujourd'hui un soldat par moins de dix habitants.

Certes, parmi les mobilisables il existe de nombreux exemptés dont l'exemption ne se rattache à aucune inaptitude au métier militaire, mais aux besoins économiques, et, parfois même, à des convenances personnelles dont les tribunaux se sont montrés respectueux jusqu'à l'exagération. Il est vrai que les pouvoirs publics et l'administration militaire s'efforcent de récupérer un nombre considérable de ces exemptés d'un caractère un peu spécial ; déjà, également, on envisage la nécessité de prolonger au delà de quarante-deux ans l'âge de la mobilisation, resté à un niveau assez bas. Quand nos alliés auront achevé cette tâche, ils

seront bien près d'avoir accompli un effort comparable au nôtre.

Mais ce n'est pas seulement Tommy aux yeux bleus que l'on voit grandir, prendre de l'embonpoint et de la carrure, devenir colosse et regarder de haut le camarade de la première année de guerre qui lui vient à la cheville. Il faut à ce Tommy, qui absorbe aisément avec son thé du matin six œufs durs, une ration plus confortable encore de cartouches, de balles et d'obus. L'armée de l'arrière qui, dans les usines anglaises, fore les canons, fabrique les obus, les fusils, les mitrailleuses, est aujourd'hui de trois millions et demi d'individus, dont quatre cent mille femmes.

Leur travail ne connaît, comme celui de nos ouvriers, aucun répit, pas même celui du dimanche, consacré par les traditions anglaises à un repos jadis absolu. Aussi le résultat de leur labeur est-il prodigieux !

L'Angleterre fabrique actuellement, en trois semaines, autant de munitions pour ses canons de 77 qu'elle en fabriquait en douze mois en 1915 ; autant de munitions pour howitzers de campagne, en deux semaines, qu'elle en livrait alors en un an ; autant en onze jours qu'elle tournait, en un an, d'obus de moyen calibre ; autant en quatre jours qu'elle en façonnait, en un an, de gros calibre.

Chaque semaine il passe d'Angleterre en France l'équivalent de tout le stock de munitions du pays avant la guerre !

De même des canons : il en est fabriqué en quinze jours autant que l'Angleterre en possédait sur terre en juin 1915. Il faut multiplier par dix-huit le nombre des mitrailleuses fabriquées par mois l'année dernière ; la production des fusils et des cartouches a triplé, et c'est par soixante-six qu'on doit multiplier la quantité des explosifs qu'elle livrait à l'armée l'année passée. Notre alliée travaille en outre pour nos amis les Russes et elle envoie à la France et à l'Italie de l'acier et vingt-deux millions de tonnes de houille.

Résumons d'un mot la situation : tout ce qui se fabrique en Angleterre d'août 1914 au 1^{er} juin 1915 n'aurait pas suffi à alimenter le bombardement sur la Somme pendant un seul jour. Or, depuis trois mois, le bombardement anglais continue, martelant, « pilonnant », forant, ensevelissant sous les tranchées l'ennemi épouvanté. Aussi longtemps qu'il sera nécessaire, ce bombardement sera désormais alimenté avec la même profusion.

L'énergie, la persévérance anglaises ont pris d'autres formes encore. A ces vertus, jointes à celles de nos admirables soldats, est due l'atteinte profonde portée, comme le disait récemment M. Asquith, au moral et au prestige allemands. Demain la victoire, comme aujourd'hui l'épreuve, nous trouvera unis. Sur le sol où le soldat anglais a si généreusement versé son sang, les nôtres éternellement porteront leurs fleurs.

Henry Paté,

Député, rapporteur de la commission de l'armée.

M. Henry Paté traitera demain de l'effort italien et de l'effort russe. Il tracera ensuite le tableau de l'effort français.

BÉNÉDICTINE

« La Grande Liqueur Française »
TONIQUE — DIGESTIVE

Une fois n'est pas coutume --- hélas !



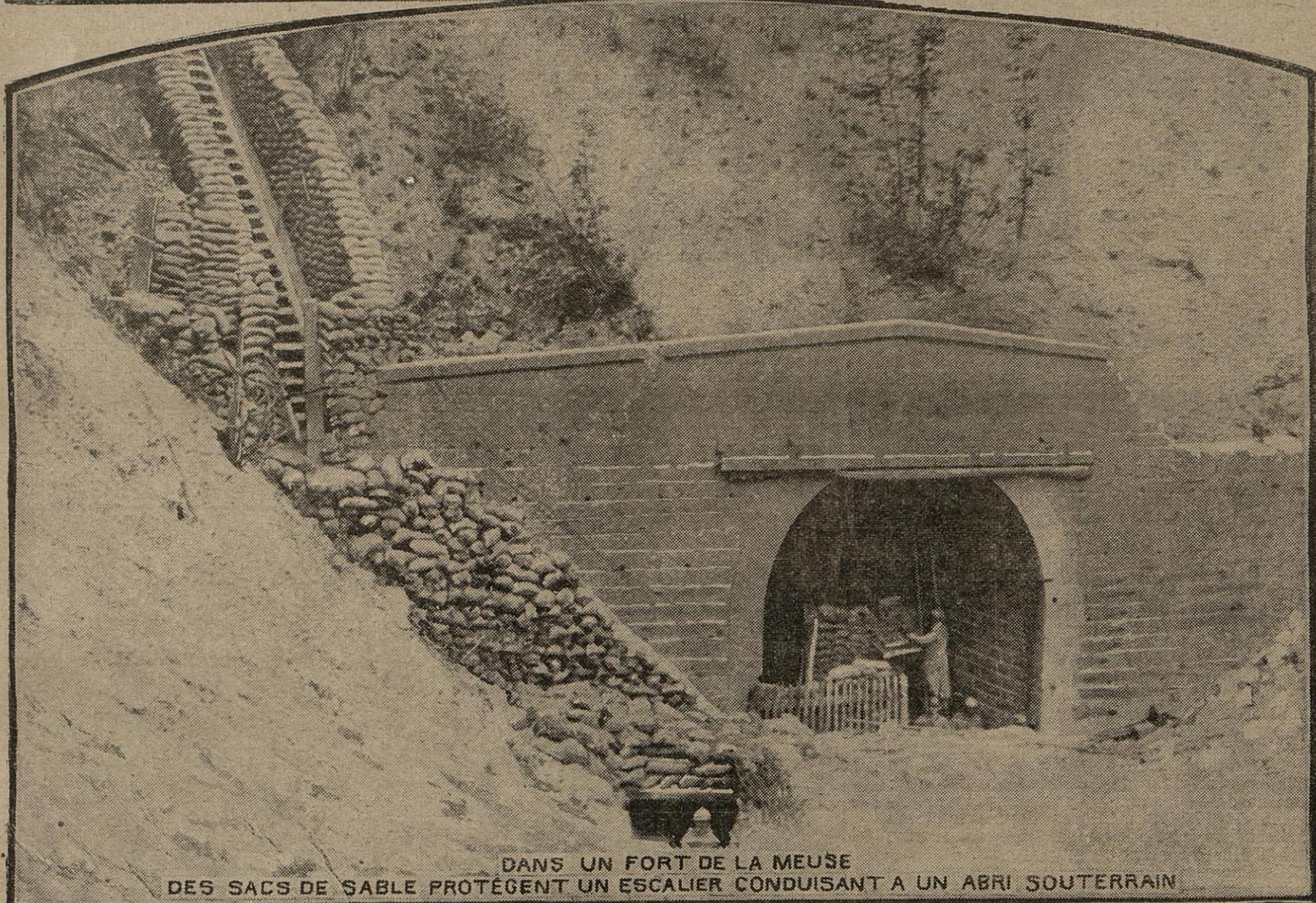
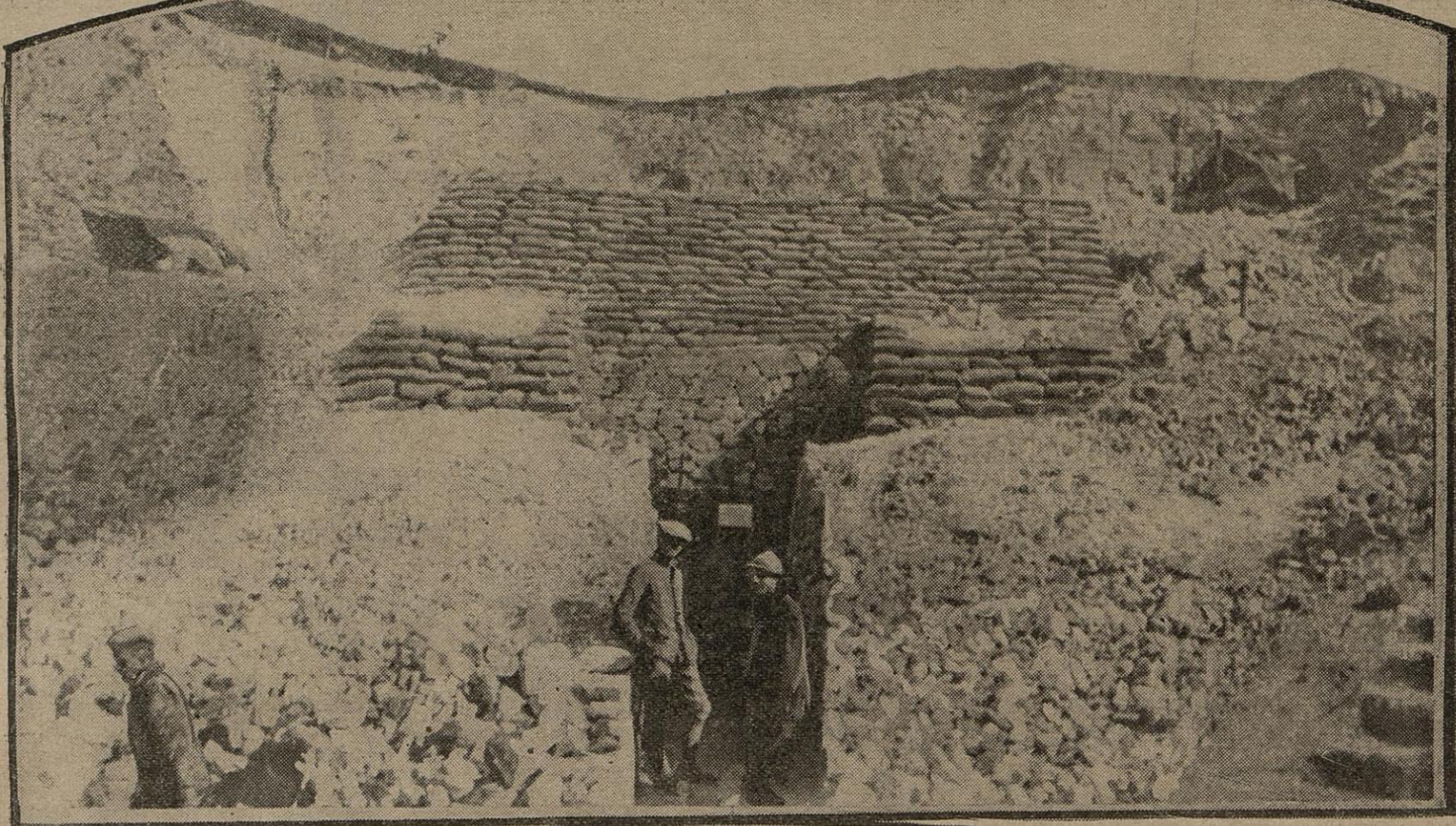
« Le feu de notre artillerie ayant forcé les Allemands à évacuer le fort de Vaux, nos soldats y sont entrés sans subir aucune perte. » (LES JOURNAUX.)

— Y a pas à dire : aujourd'hui, c'est une balade !

(Angeli.)

L'adaptation de nos forts à la guerre moderne

UN ABRI BLINDÉ SERVANT DE RÉSERVE A MUNITIONS



DANS UN FORT DE LA MEUSE
DES SACS DE SABLE PROTÈGENT UN ESCALIER CONDUISANT A UN ABRI SOUTERRAIN

La prodigieuse artillerie que cette guerre a mise en usage imposa dès les premiers temps la création de dispositifs de défense pour la protection des ouvrages d'art militaire que l'on pensait les plus invulnérables. Nos soldats ont donc modifié profondément l'agencement des forts par tout un système de constructions aussi variées qu'ingénieuses, aussi tutélaires que résistantes. On voit ici deux aspects de ces travaux photographiés dans une de nos citadelles de l'Est.

DERNIÈRE HEURE

Les Roumains reprennent deux sommets des Alpes transylvaines

LEUR SUCCÈS SE POURSUIT DANS LA VALLÉE DE JIUL

BUCAREST, 3 novembre. — A la frontière occidentale de la Moldavie, situation inchangée.

Dans la vallée de Buzeu, nous avons attaqué et occupé les monts Sirlui et Taturamic.

A Table Butzi, nous avons progressé au delà de la frontière.

A Predelus, la situation est sans changement.

Dans la vallée de Prahova, violentes attaques ennemies contre notre aile gauche. Nous avons maintenu nos positions.

Dans la région de Dragoslavele, patrouilles et escarmouches et bombardement sans grande importance.

A Vest de Volt, le combat continue violemment sur tout le front.

A l'ouest de Jiul, notre poursuite continue. Nous avons capturé à nouveau quatre canons et un matériel de guerre important.

A Orsova, rien de nouveau.

Sur le front sud, situation inchangée.

Un ordre du jour du roi de Roumanie

BUCAREST, 3 novembre. — Le roi de Roumanie vient de faire publier l'ordre du jour à l'armée suivant :

« Après sept semaines de guerre, pendant lesquelles vous avez tenu vaillamment tête à l'ennemi, la lutte se poursuit acharnée à la frontière du pays contre les armées de l'invasisseur allemand. J'estime de mon devoir de vous rappeler que la terre sacrée de notre cher pays fut toujours défendue avec honneur et bravoure par nos ancêtres qui mirent l'assaillant en fuite. J'attends donc de vous tous, mes soldats, que vous remplissiez votre devoir en défendant jusqu'à la dernière goutte de votre sang notre patrie menacée.

« Qu'aucune unité ne recule et qu'elle conserve à tout prix toutes ses positions. Partout où nous serons en force suffisante, que l'ennemi soit attaqué et repoussé. Toute position perdue devra être immédiatement contre-attaquée et reprise. Que les montagnes qui, après avoir servi de berceau à notre patrie, ont été depuis des milliers d'années son sûr bouclier, restent à jamais infranchissables aux hordes barbares. Soldats, je vous fais toute confiance, vous répondrez à ce que l'honneur et la patrie attendent de vous, vous contraindrez l'ennemi à céder devant votre bravoure, et la victoire sera vôtre. En avant avec l'aide de Dieu.

» Signé : Ferdinand. »

Les étapes de la victoire roumaine

BUCAREST, 3 novembre. — Voici des renseignements complémentaires concernant les luttes dans la région de Jiul, du 25 au 31 octobre :

Le 25 octobre, devant l'impétuosité des attaques ennemies, les troupes roumaines se sont retirées

sur la ligne de Bunibestli-Pajistea-Horez-Rushi-Valari-Dobritza. Les contre-attaques roumaines causèrent à l'ennemi de lourdes pertes.

Le 26 octobre, les troupes roumaines continuèrent leur retraite vers Turcineshti-Leseshte.

Le 27 octobre, les troupes roumaines contre-attaquèrent vigoureusement, repoussèrent l'ennemi et firent 61 prisonniers dont un officier.

Le 28 octobre, les troupes roumaines continuèrent leur énergie offensive ; l'ennemi se retire vers Schela-Horez-Rupi-Staneshni. Nous avons pris 10 officiers et 440 soldats bavarois, 20 mitrailleuses dont 16 complètes avec leurs chevaux, 3 canons, 2 batteries d'obusiers appartenant au 21^e régiment d'artillerie bavaroise. L'ennemi laissa sur le champ de bataille environ 1.000 morts.

Le 29 octobre, l'offensive continue ; nous poursuivons l'ennemi qui, rejeté dans le défilé, se retire en désordre. Nous capturons une mitrailleuse avec ses servants, un grand dépôt de munitions et un important matériel de guerre.

Le 30 octobre, l'ennemi est en pleine retraite vers le nord.

Le 31 octobre, l'ennemi est obligé de reculer entre Guneni et Balta.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 3 novembre (communiqué du grand état-major). — Sur le Stockhod, dans la région de Vitonej et de Alexandrovka, les combats continuent. Près de cette dernière ville, un bataillon russe a réussi à refouler l'ennemi qui avait occupé une portion de tranchée sur la rive ouest du fleuve.

Près des hauteurs, à l'ouest de la Lipitsa-Dolnaia, les détachements russes, ayant fait taire les batteries ennemies, ont délogé l'adversaire de plusieurs de ses positions. Un brouillard épais empêche des actions d'artillerie sur la Bystritsa.

Dans la région de Krivich, les éclaireurs russes et les plastoun (cosaques à pied de Kouban) ont réussi une surprise contre le flanc et l'arrière-garde de l'ennemi et ont fait une trentaine de prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — Le 1^{er} novembre, deux de nos aviateurs se sont attaqués à de vastes cantonnements turcs, près de Ishak-Majdany, au nord-ouest de Nurik.

Près de Tykolan, au sud-est de Cholik, ils ont bombardé deux ponts sur l'Euphrate, près de Sagan.

Dans la région de Sakkin, les éclaireurs russes se sont emparés d'un troupeau de quinze têtes de bétail et d'un convoi d'avoine.

Pas de nouvelles du front de Transylvanie.

EN DOBROUDJA, rien d'important.

On fabrique aux Etats-Unis des sous-marins allemands

NEW-YORK, 2 novembre. — Le journal World de New-York publie la curieuse déclaration suivante :

Nous savons depuis longtemps que des pièces de sous-marins commandées par le gouvernement allemand sont fabriquées à Boston. Nous ne savons pas où se fait l'assemblage, mais nous espérons découvrir la base allemande qui, nous en avons la certitude, existe de ce côté-ci de l'Atlantique.

Un sous-marin allemand se promène dans les eaux suédoises

STOCKHOLM, 3 novembre. — Le Stockholm Dagblad annonce qu'un sous-marin allemand a été aperçu près d'Helsingfors la semaine dernière et qu'il a réussi à passer devant Sveaborg.

Un monument au caporal Pejot à Pétrograd

PÉTROGRAD, 3 novembre. — Le Conseil municipal a décidé de participer à la construction du monument érigé au caporal Pejot, tué par les Allemands la veille de la déclaration de guerre. Une souscription publique a été ouverte à laquelle le Conseil municipal a donné mille roubles.

Nouvelle avance italienne sur le Carso

Nos alliés emportent de nombreuses positions et font 3.500 prisonniers.

ROME, 3 novembre. — Commandement suprême.

Sur le front de Giudlie, depuis Gorizia jusqu'à la mer, une lutte acharnée a continué hier avec de nouveaux succès pour nos armes, le long de l'apre lisière nord du plateau du Carso.

Après avoir repoussé pendant la nuit, de violentes contre-attaques de l'adversaire, les troupes inlassables du onzième corps d'armée ont assailli les nombreuses et solides défenses préparées par l'ennemi, dans la zone enchevêtrée à l'est de Veliki-Hribach et du mont Pecinka, zone riche en bois, en collines et en cavernes.

Rejetant l'adversaire de tranchée en tranchée, soutenant d'intenses bombardements et repoussant de violentes contre-attaques, les vaillantes troupes de la quatrième et de la quarante-cinquième division ont atteint l'importante ligne qui, du mont Fati (Fati Hrib) va par la hauteur cote 319 à la cote 229 sur la route de Castagnavizza à 700 mètres à l'ouest de cette localité.

Sur le reste du front, à l'est de Gorizia, et depuis Boscomala (Hudilog) jusqu'à la mer, nous avons conservé les positions atteintes le 1^{er} novembre, malgré d'insistantes attaques ennemies appuyées par des concentrations de feu d'une nombreuse artillerie.

Nous avons fait 3.498 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 116 officiers, dont un commandant de régiment, et trois officiers supérieurs ; nous avons pris deux canons de montagne, beaucoup de mitrailleuses et un riche butin d'armes, de munitions et de matériel de guerre de toute sorte.

Pendant l'incursion aérienne effectuée par l'ennemi dans la soirée du 1^{er} novembre sur le Bassonzo, notre artillerie a abattu l'hydravion L-75. L'officier aviateur a été tué.

Hier soir, une escadrille ennemie a fait une nouvelle incursion dans la même zone. Nous avons abattu un autre avion.

Les pertes de l'armée autrichienne

ROME, 3 novembre. — La première journée de la nouvelle offensive sur le Carso a fait perdre à l'ennemi 15.000 hommes, dont un tiers de prisonniers.

Pendant la bataille, le 21^e régiment de landwehr autrichien a été presque entièrement détruit. L'état-major de ce régiment, trois chefs de bataillon et 1.500 hommes ont été faits prisonniers. Plusieurs bataillons d'autres corps ont été complètement anéantis.

La bataille continue avec un acharnement que le beau temps favorise. La faiblesse des contre-attaques et la manière désordonnée dont elles sont menées sont le témoignage d'une profonde démoralisation chez l'ennemi.

Les prochains objectifs de l'offensive italienne

ROME, 3 novembre. — Les Autrichiens avouent que les positions de Duino et de Comen sont devenues intenable. Une grande partie des fortifications de Comen a été détruite par l'artillerie italienne.

Toutefois, les Autrichiens se déclarent prêts à tous les sacrifices pour conserver Trieste, et ils espèrent que les Italiens n'oseront pas bombarder la ville ni ses environs.

[Comen est sur le Carso, à l'est des positions récemment conquises ; Duino est sur la côte du golfe de Trieste, au sud de Monfalcone.]

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 3 novembre. — Des tirs d'artillerie et de mousqueterie ont eu lieu aujourd'hui sur deux des côtés du front serbe.

Les Serbes ont fait prisonniers un certain nombre de Bulgares et d'Allemands.

Le nouveau trait saillant de la situation est que les Allemands commencent à se rendre plus volontiers, dans l'impossibilité où ils sont de tenir contre l'artillerie des Alliés.

Tous les prisonniers manifestent un grand soulagement d'avoir échappé à la vie d'enfer des tranchées et ne cachent pas leur surprise d'être traités chevaleresquement par les Alliés. Les Bulgares se font remarquer par leur vif désir de faire bien comprendre aux Serbes que les prisonniers serbes sont bien traités par les Bulgares.

NOS VICTOIRES DEVANT VERDUN

Un article du Vorwaerts

BERNE, 3 novembre. — Dans le Vorwaerts du 2 novembre le colonel Gædke écrit au sujet de la situation militaire :

« La dernière semaine nous a montré combien nos adversaires français ont encore de forces intactes. Malgré leur offensive de la Somme, ils ont mené, le 24 octobre, au nord de Verdun, contre nos lignes, une violente attaque qui leur a procuré un succès tactique appréciable qu'il serait fou de ne pas reconnaître. Il est possible que le temps brumeux les ait servis, mais en tous cas l'attaque a été soigneusement préparée ; elle a été donnée par surprise et elle a été conduite avec bravoure et énergie et avec une force irrésistible sur un front de sept kilomètres et une profondeur d'au moins deux kilomètres ; cette attaque nous a enlevé les positions que nous avions conquises au prix de durs combats qui ont duré des mois. »

Le kronprinz quitte Verdun pour Brlin

LAUSANNE, 3 novembre. — Suivant une information d'Alsace, publiée dans les journaux de Bâle, le kronprinz est parti hier pour Berlin. On assure que sa visite est le résultat du développement des succès français devant Verdun.

La mission de M. Chaumet, député, à l'armée de Salonique

UN DÉTACHEMENT RUSSE VA OCCUPER LES NOUVELLES POSITIONS CONQUISES PRÈS DE FLORINA



AU QUARTIER-GÉNÉRAL ITALIEN. LE PCE ALEXANDRE DE SERBIE (1) LE GRAL PETITI (2) LE GRAL SARRAIL (3) ET MR CHAUMET (4) PASSENT EN REVUE LE POSTE DE GARDE

Sur tout le front qu'elle occupe, l'armée des Alliés que commande le général Sarrail ne cesse de progresser tous les jours. Hier encore, les forces britanniques enlevaient d'assaut le village puissamment fortifié de Barakli-Dzuma. Lors de la récente visite qu'il fit à Salonique en tant que président de la commission de la marine à la Chambre, M. Charles Chaumet, député de la Gironde,

put se rendre compte du merveilleux entrain des troupes et particulièrement du contingent français. En compagnie du général Sarrail, il parcourut tout le front, de la Strouma au lac Prespa, et le prince Alexandre de Serbie tint à lui faire lui-même les honneurs des premiers retranchements que ses soldats venaient d'arracher aux Bulgares sur le territoire serbe.

La piraterie allemande

Les bateaux anglais qui délivrèrent l'« Oldambt », mettent en fuite des contre-torpilleurs allemands.

Nous avons raconté hier la capture par un sous-marin allemand, dans la mer du Nord, du vapeur hollandais *Oldambt*, jaugeant 470 tonnes, et sa délivrance par des torpilleurs anglais; l'un des navires anglais avait pris l'*Oldambt* à la remorque, après l'explosion des bombes que l'équipage allemand avait allumées à bord avant de quitter sa prise. Arrivé à cinq milles de Høek van Holland, le bateau fut confié à un remorqueur hollandais qui le prit en charge. Mais, selon le *Handelsblad*, l'*Oldambt* n'a pu atteindre un port hollandais; on a dû l'échouer à la côte où il a chaviré, près de Høek van Holland. Sa cargaison s'en est allée à la dérive, emportée par les eaux.

Voici la note publiée par l'Amirauté britannique relatant les faits que nous avons rapportés et le combat entre contre-torpilleurs anglais et allemands qui en fut la conséquence.

Le vapeur hollandais *Oldambt* a été capturé par l'ennemi, la nuit dernière (1^{er} novembre), près du bateau-feu de Noordhinder.

Un équipage de prise fut placé à bord, et il était en train de diriger ce navire vers Zeebrugge, lorsque, vers l'aube du 2 novembre, quelques-uns de nos navires éclaireurs survinrent. L'équipage de prise essaya de faire sauter le navire, puis il se sauva dans les canots avec l'équipage du vapeur. Cet équipage de prise, qui comprenait un officier et neuf hommes, fut rejoint et fait prisonnier; le navire fut pris à la remorque par un de nos vaisseaux.

Cinq contre-torpilleurs allemands arrivèrent sur le lieu de l'incident, évidemment dans le but d'escorter la prise au port. Une lutte s'engagea et les contre-torpilleurs furent immédiatement mis en fuite.

L'*Oldambt* fut remorqué, pendant cinq heures, jusqu'à 6 milles de Høek van Holland, où un remorqueur hollandais se chargea de lui.

Le communiqué allemand ne fait pas mention de l'attentat contre l'*Oldambt*; il dit simplement :

Nos torpilleurs se mirent en route pour assurer la surveillance de la voie commerciale entre la Hollande et la Tamise. Ayant aperçu trois navires hollandais suspects, ils leur ordonnèrent de gagner Zeebrugge; deux des navires se rendirent à cette injonction, mais le troisième n'est pas encore arrivé au port.

Le gouvernement hollandais a ordonné une enquête officielle sur l'incident.

Trois autres bâtiments, les navires *Ranwyk*, *Branswyk* et *Nordwyk*, ont été arrêtés par les Allemands; le premier a été immédiatement relâché; les deux autres ont été emmenés à Zeebrugge et relâchés ensuite.

La liste des bateaux coulés s'allonge sans cesse

Les sous-marins allemands continuent à torpiller indistinctement les bateaux qu'ils rencontrent, confondant neutres et ennemis, vapeurs et chalutiers.

C'est ainsi qu'un sous-marin a tiré plusieurs coups de canon sur un vapeur espagnol; le vapeur s'est arrêté: il a été visité puis autorisé à continuer sa route.

Le Lloyd annonce également la perte des vapeurs britanniques *Brierley Hitt*, coulé par un sous-marin, et *Glenbogan*, qui a, vraisemblablement, subi le même sort. Enfin, un chalutier, le *Floréal*, a été torpillé hier; l'équipage a pu se réfugier dans ses canots.

Aux dernières nouvelles, on apprend une série de nouveaux exploits des pirates. Le chalutier anglais à vapeur *Nellie Bruce* et la goélette italienne *Giovanni Anteri Beretta* ont été coulés. Aucun avertissement n'a été donné au vapeur britannique; l'équipage a pu néanmoins quitter le bord avant le naufrage du navire.

La goélette italienne a été torpillée par un pirate dont la coque était peinte en gris et qui portait deux canons et un poste de T. S. F. Le capitaine et neuf matelots ont été débarqués.

Le paquebot français *Doukkala*, du port de Marseille, attaqué par un sous-marin allemand, a été plus heureux. Par d'habiles manœuvres et après un combat qui a duré quarante minutes, il a pu échapper à l'ennemi. Des coups de canon ont été échangés à 6.000 mètres; le pirate a finalement jugé prudent d'abandonner sa tentative.

L'Allemagne offre une indemnité au Danemark

COPENHAGUE, 3 novembre. — Le ministère des Affaires étrangères a communiqué le résultat de ses délibérations avec le gouvernement allemand à l'occasion du torpillage du vapeur *Dannevang* et de la goélette *Proeven*.

L'Allemagne offre une indemnité, le commandant du sous-marin qui a coulé le *Dannevang* ayant agi contrairement aux instructions.

Wilson?... ou Hughes?...

A LA VEILLE DU SCRUTIN

Nous empruntons au *Journal de Genève* ces commentaires sur la situation électorale aux Etats-Unis :

M. Hughes nous a fait un peu, malgré toute sa valeur de dialecticien et d'orateur, l'impression d'un tireur d'épée qui foncerait sur des murs cyclopéens. On dit d'ailleurs qu'il n'a plus tous ses pouvoirs, que ses nerfs et sa voix lui manquent en même temps. Il n'est pas de la même trempe que M. Bryan et Roosevelt, qui, dans leurs années de pleine vigueur, réussissaient à prononcer 16 *speeches* par jour, et cela pendant des semaines, et à voyager comme des *globe trotters* sur un territoire de l'étendue de celui de l'Europe. On assure qu'il y a quelque temps, après avoir fini de travailler la pâte électorale de l'Indiana, un Etat douteux ou « pivotal », dans lequel les deux partis se tiennent de près et qu'il faut chercher à emporter de haute lutte, le candidat républicain n'était plus, mais plus du tout en bonne forme.

M. Wilson se ménage davantage. On a appris avec plaisir que, selon lui, le chef d'Etat briguant une réélection ne devait pas entreprendre de tournées oratoires à travers le pays, mais répondre seulement aux invitations qui pourraient lui être adressées, par des comités sans couleur politique, de venir rendre compte de son administration. C'est ce qu'il a fait déjà dans différentes occasions et avec un succès très marqué.

M. Roosevelt travaille très activement pour M. Hughes. Il est « le tonique de la saison », écrit un journal indépendant de Boston. Mais ses adversaires se demandent si, en cas de succès de son candidat, il prétendrait gouverner à sa place, ainsi qu'il le fit avec Taft; et plusieurs ajoutent que les Américains d'origine allemande peuvent se rendre compte de ce que l'Allemagne aurait à souffrir dans ses relations avec les Etats-Unis, si ceux-ci étaient jamais gouvernés par « le colonel » (M. Roosevelt est souvent désigné ainsi, devenu « le pouvoir derrière le trône »). Cependant, il y a lieu de noter le soin que prennent les journaux germanophiles d'éviter les allusions à l'intérêt que l'Allemagne pourrait avoir, selon eux, au triomphe soit de Wilson, soit de Hughes.

Au milieu du brouhaha de la campagne électorale, ce qui paraît ressortir comme la grosse question du moment est de savoir dans quelle mesure les ouvriers, très sympathiques à M. Wilson, lui donneront leurs voix le 9 novembre, en faussant compagnie aux républicains et surtout, peut-être, au parti socialiste qui, il y a quatre ans, réunit 906.000 voix sur le nom de M. Debs, et dont le candidat est cette année M. Benson. Quant au second des petits partis présidentiels secondaires, les « prohibitionnistes » ou partisans de l'abstinence totale et de la lutte draconienne contre l'alcool, ils voteront pour M. Hanley, ancien gouverneur de l'Etat de l'Indiana, ou plus exactement, puisqu'il est hors de leurs moyens d'envoyer jamais leur candidat à la Maison Blanche, pour le principe qui leur est cher.

Voyez la cote

NEW-YORK, 3 novembre. — La candidature Hughes gagne du terrain. A la Bourse, elle était hier à 10 contre 7.

La situation de M. Wilson semble d'autant plus difficile que son attitude à l'égard de l'Allemagne laisse percer à nouveau une incertitude et une pusillanimité qu'on lui a déjà beaucoup reprochées.

Quant à M. Hughes, il a fait sur la paix une déclaration importante qui fait l'objet des commentaires de toute la presse des milieux politiques des Etats-Unis.

Dans la soirée de mercredi, le candidat républicain a prononcé un discours disant notamment : « Nous désirons la paix, mais une paix honorable. Nous ne voulons pas la guerre, mais il nous faut cependant conserver le respect de nous-mêmes. Nous savons fort bien que notre pays ne peut vivre dans l'avenir sans être assuré de l'amitié du monde; mais une nation qui n'affirme pas avec fermeté ses droits n'inspire que le mépris. Il faut ou bien garder le silence, ou bien se prononcer nettement. Il n'y a point de paix durable pour un peuple en décadence. »

Le ras Michael battu

ADDIS-ABABA, 28 octobre. (*Retardée en transmission*). — On apprend que l'armée gouvernementale du Choa a défait hier l'armée du ras Michael, après un sanglant combat qui a duré depuis le matin jusqu'au soir.

On affirme encore que le ras a été fait prisonnier avec la plupart des survivants de son armée.

Roman-feuilleton

Le pseudo-plénipotentiaire russe n'était qu'un agent allemand

LONDRES, 3 novembre. — Une correspondance de Berne donne des renseignements sur l'origine des bruits qui, la quinzaine dernière, ont couru en Suisse, au sujet de prétendus pourparlers entre la Russie et l'Allemagne, pour une paix séparée.

La responsabilité de cette fausse et perfide rumeur, qui, de Suisse, s'était répandue dans la presse étrangère, remonte à un certain baron von Vietinghof-Scheel, un de ces nobles de sang allemand qui possèdent des terres dans les provinces russes de la Baltique. Le baron von Vietinghof-Scheel est né sujet russe, mais, comme beaucoup d'autres de sa condition, il a toujours été ardemment germanophile, s'employant en toute occasion pour l'Allemagne contre la Russie. Pendant de nombreuses années, il a été à la fois un des plus actifs et des plus discrets partisans du pangermanisme et son action dans ce sens s'est exercée en étroit accord avec celle de la Ligue pangermaine (Alldeutscher Verband).

Il paraît qu'au commencement de la guerre le baron von Vietinghof s'est fait naturaliser Allemand, mais, en tout cas, on ne saurait douter que, depuis les derniers mois de l'année 1914, il ne soit au service du gouvernement allemand. Quand le baron est arrivé en Suisse, il y a un mois ou deux, il a produit un passeport russe qui, probablement, était en sa possession avant la guerre.

Il a traversé Zurich, est venu à Berne et s'est rendu à Genève, puis à Montreux, et, par l'intermédiaire des agents allemands qui infestent la Suisse, quelque bruit de sa prétendue mission est arrivé aux oreilles de certains journalistes neutres qui s'empressèrent d'aller aux informations. Ils apprirent que le baron von Vietinghof était un gentilhomme russe, porteur d'un passeport russe, qui très volontiers montrait ses papiers et disait à qui voulait l'entendre qu'il était venu en Suisse pour négocier avec des délégués allemands une paix séparée. Il joua à merveille son rôle et réussit à tromper un certain nombre d'honnêtes neutres les mieux intentionnés du monde, y compris M. Robert Grimm, député socialiste au Parlement suisse et éditeur du *Berner Tagwacht*.

Le fait que le baron von Vietinghof avait un nom allemand et parlait couramment la langue allemande n'éveilla aucune méfiance, car il y a encore un nombre considérable de fonctionnaires qui occupent de hauts emplois en Russie et qui sont, malgré leur nom d'origine germanique, absolument russes.

Le baron von Vietinghof a déclaré qu'il était le représentant autorisé du gouvernement de Russie et qu'il avait pleins pouvoirs pour régler les préliminaires d'une paix séparée. Il a donné à certains de ses interviewers une foule de détails dont quelques-uns ont paru dans le *Berner Tagwacht*, d'autres dans le *Berner Tagblatt*, d'autres enfin dans plusieurs journaux de Zurich.

Ces intrigues ont eu pour seul résultat de duper un certain nombre de germanophiles et de neutres pacifistes, tout ce qu'elles auraient pu avoir de conséquences dommageables ayant été immédiatement prévenu par les déclarations officielles du chargé d'affaires de Russie à Berne et du gouvernement de Pétrograd. Mais les détails de cette affaire méritent d'être retenus comme un exemple de la méthode suivie par la diplomatie allemande et comme un spécimen de manœuvres qui pourraient se répéter, sous une forme ou sous une autre, plusieurs fois avant la fin de la guerre. (*Radio*.)

Une version allemande de la mort de Boelke

GENÈVE, 3 novembre. — On mande de Berlin qu'un témoin oculaire raconte ce qui suit au sujet de la chute du capitaine aviateur Boelke :

« Le capitaine est tombé le 21 octobre, à 5 heures de l'après-midi. Il avait livré un combat aérien à un aviateur ennemi et l'avait mis, avec l'aide d'un camarade, hors de combat. »

« Au cours de la lutte, un autre appareil allemand effleura l'appareil du capitaine Boelke et lui arracha une partie de sa surface portante. »

« Aussitôt, le capitaine descendit en spirale. Lorsqu'on le releva, il ne portait la trace d'aucune blessure produite par une arme à feu. »

Mort du prince Mircea de Roumanie

BUCAREST, 3 novembre. — Le prince Mircea, fils du roi et de la reine de Roumanie, est décédé hier. Il était âgé de trois ans et demi.

CONTES ET CROQUIS

Bergeronnette

Un soir que nous étions de garde ensemble, je lui avais demandé :

— Et toi, vieux, il y a longtemps que tu es infirmier ?

— S'il y a longtemps?... Oh ! là, là, tu parles s'il y a longtemps...

Et baissant la voix d'un ton :

— Ecoute bien, je vais te dire une chose... Je te le dis à toi, mais tout le monde ne le sait pas : avant d'être ici et de soigner des bonshommes, tu ne devinerais jamais ce que je faisais?... Eh bien ! mon pote, tel que tu me vois, je soignais des chevaux.

— Des chevaux malades ?

— Bien sûr, des chevaux malades, et puis des blessés aussi. Les balles, les marmites, tous les trucs boches, c'est pour eux comme pour les bonshommes. Seulement, les bourrins, eux, quand ils sont bien touchés, on les abat tout de suite; on ne les soigne que quand ils n'ont pas grand'chose. Mais, tout de même, il y en a... Là où j'étais, c'était un véritable hôpital, et propre, et bien entretenu. Je ne suis pas mal ici, je ne dis pas ça, mais il y a des fois où, tout de même, je regrette ce temps-là. Je n'ai pas demandé



m'en aller, d'abord. Je suis tombé malade, m'a fait entrer à l'hôpital; je donnais un coup de main par-ci par-là. Le major m'a remarqué, et puis, un jour qu'il fallait des infirmiers, il m'a embauché. Après on m'a envoyé dans une ambulance, et c'est comme ça que je suis ici...

Depuis cette conversation, il y eut comme une complicité entre nous. Quand, devant lui, on parlait de chevaux, il clignait de l'œil de mon côté et riait tout seul en haussant les épaules. Il fallait le voir quand des artilleurs ou des dragons cantonnaient près de l'ambulance; il allait négligemment se promener le long du hangar où étaient attachés les chevaux; il les évaluait d'un regard et il était sans indulgence.

— Oh ! là, là ! tu parles de veaux ! Mais, mon vieux; là où j'étais, eh bien ! des bêtes comme ça, on les aurait réformées tout de suite. C'est maigre, ça ne tient pas debout.

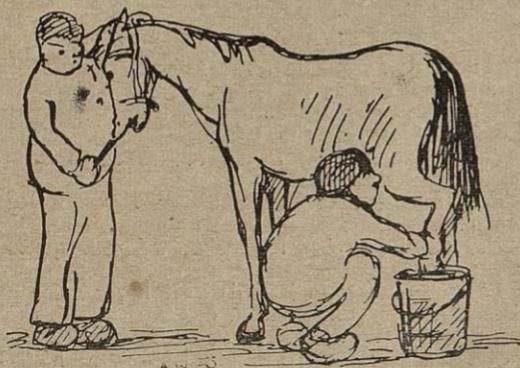
— Tout de même, tu ne vas pas me dire que ce cheval-là, ce gros noir, n'est pas bien portant ? Regarde comme il mange son avoine.

— On voit bien que tu n'y connais rien. Tiens, si jamais, t'entends bien ? si jamais on va au repos du côté de l'hôpital, je t'y emmènerai, et là, alors, tu verras des chevaux ! Quoi, cela se peut qu'on aille de ce côté, on n'a pas à changer d'armée et ce n'est pas tellement loin.

Les choses les plus improbables sont souvent celles qui arrivent le plus vite. Quelques semaines plus tard, l'ambulance était relevée par une autre et allait faire de l'hospitalisation plus en arrière, à quelques kilomètres justement de ce fameux hôpital de chevaux.

Nous y sommes allés un dimanche, et je ne le regrette pas, malgré la boue dans laquelle nous dûmes patauger pendant des heures pour y arriver, les litres de pinard bus avec les anciens collègues de mon ami et les remontrances du sergent, car, naturellement, ce soir-là, nous étions en retard à l'appel. Cet hôpital pour chevaux est un établissement bien curieux, installé dans de grands bâtiments qui étaient un quartier de cavalerie avant la guerre. Il y a là des chevaux de toutes les races et de toutes les sortes, depuis les gros limoniers jusqu'aux petits tarbes, jusqu'aux maigres et secs chevaux d'Afrique, et tous sont plus ou moins écopés. Il y a ceux qui toussent et ceux qui boitent, ceux qui ne sont plus que des squelettes et qui se traînent lamentablement; il y a ceux qui, glorieusement, ont reçu des éclats d'obus ou des shrapnells, et ceux aussi qui, plus prosaïquement, sont dévorés par la vermine à un point tel qu'ils n'ont plus un instant de répit. Il y a les galeux qu'on badigeonne de pommade soufrée, ce qui leur donne des allures de zèbre.

Des vétérinaires en blouse blanche passent la visite tous les matins, surveillent les pansements, examinent, prescrivent des médicaments, mettent à part ceux qui sont guéris et qui, d'inaptes qu'ils étaient,



sont de nouveau aptes à reprendre du service. Les « infirmiers », en treillis et bourgerons, s'activent, et, par précaution, quand le pansement est douloureux, passent le claveçon à leur client.

Mon ami semblait un roi qui rentre dans ses Etats. Il me montra l'ancien manège désaffecté et toutes les écuries; il me mena à la forge, à l'abreuvoir. Il y avait une pelouse ronde plantée de grands arbres qui, autrefois, servait de piste, et aussi une belle cour bien carrée, entourée de bâtiments bien réguliers et qui devaient composer un cadre magnifique pour les revues. Las ! ce temps n'est plus : le trompette lui-même est un auxiliaire, et, de son instrument, s'envolent d'affreux canards en même temps que le refrain moqueur racontant, sur un rythme alerte, la jobardise du maréchal des logis, qui ne sait pas être galant avec les dames. Cependant, mon guide demandait des nouvelles des bêtes et des gens :

— Et Pourcheux?... Et le vieux, toujours aussi bon fieu?... Et Libellule ? Et Brancard ? Sans blague, il s'est cassé une patte ? J'avais toujours dit qu'il fallait se méfier de ce client-là...

Et, tout d'un coup :

— Zut, j'allais oublier le plus beau... Et Bergeronnette, ma Bergeronnette, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Bergeronnette, que tu dis ? Bergeronnette ? Elle est toujours là, Bergeronnette.

Il ne courut pas à l'écurie, il y vola. Quand j'arrivai derrière lui, il était déjà dans une stalle et embrassait à pleine bouche sa Bergeronnette, qu'on distinguait mal, parce qu'il ne faisait pas clair dans ce coin-là.



— Ah ! mon vieux, tu parles si je suis content. C'était mon bestiaux, à moi; je la soignais, je la bichonnais, elle me connaissait; fallait voir quand je lui apportais du sucre. C'est une bonne bête, et une belle aussi. Tu ne la vois pas bien. Attends, je vais la faire sortir.

Et Bergeronnette parut au grand jour. C'était une pauvre petite jument étique, maigre comme un cent de clous, les côtes en cerceaux, la tête paraissant énorme au bout d'un cou décharné, le crin rare et l'œil terne. C'était miracle qu'on n'eût pas encore mené à l'abattoir cet animal qui semblait sortir de l'Apocalypse. Mais mon ami n'en voyait pas la laideur : c'était sa Bergeronnette, la plus belle bête du monde...

Alors, tout de même, je lui en fis mille compliments, d'abord pour lui faire plaisir et aussi pour avoir l'air, au moins une fois, de m'y connaître en chevaux.

A. W.

« Jusqu'au bout ! »

Les anciens combattants de la Marne (6^e armée) viennent de fonder une association fraternelle et leur organe, qui est mensuel, a pour titre *Jusqu'au bout!*, la fière affirmation du général Gallieni.

Jusqu'au bout! publiera des études littéraires, des critiques, des récits de combats, des illustrations se rapportant à la guerre actuelle et particulièrement à la victoire de la Marne.

Le premier numéro est consacré aux morts français et alliés de la guerre.

TRIBUNAUX

La cachette de l'Annamite

Pendant son sommeil au poste de garde du Trocadéro, le 4 septembre dernier, le soldat annamite Nguyen Vom Loï était dépouillé des neuf billets de cinq francs qu'il avait placés dans sa cartouchière.

A son réveil, le soldat, s'apercevant du vol dont il venait d'être victime, en avisait le caporal. Celui-ci fit immédiatement fouiller tout le poste, mais sans succès.

De retour à l'Ecole Militaire, le lieutenant du détachement fit conduire les hommes dans une salle, où ils durent se déshabiller. Seul l'Annamite Nguyen Vom Munn voulut conserver sa cravate. Son instance éveilla les soupçons et l'on découvrit que la cravate servait de cachette aux neuf billets. Il prétendit, pour sa défense, qu'il avait placé là ses économies. L'Annamite comparait, hier, devant le deuxième Conseil de guerre.

Le lieutenant est venu expliquer qu'il s'agissait là d'un de ces « chapardages » si fréquents chez les Annamites.

Mlle Germaine Picard sollicita l'indulgence du Conseil en faveur de son client qui s'est vu condamner à un an de prison avec le bénéfice du sursis.

La mort de l'avocat Fichou

Devant la huitième Chambre correctionnelle venait, hier, pour fixation des débats, l'affaire Fichou. On se souvient des circonstances assez singulières qui entourèrent la mort de l'avocat parisien Ludovic Fichou. Sa femme, née Jeanne-Elvina Lessoré de Sainte-Foix, est inculpée d'homicide par négligence.

A la demande de M^e Paul Meunier, avocat de Mme Fichou, le tribunal a remis à huitaine pour fixation. On croit, cependant, que l'affaire sera jugée le 1^{er} décembre.

Ce procès promet d'être sensationnel, non seulement en raison des personnages en cause, mais surtout par la curieuse question d'ordre médico-conjugal qu'il soulève.

Le vice-amiral Fournier

vice-président de la Ligue maritime française

La Ligue maritime française vient de porter à l'une de ses vice-présidences le vice-amiral Fournier, l'éminent marin dont le passage au poste de commandant suprême de notre armée navale a marqué dans la tactique une révolution si profonde. A la suite de ce commandement, il fut nommé président d'une commission chargée de reviser le code tactique de notre marine. Personne n'a, d'autre part, oublié que sa haute autorité est si reconnue à l'étranger que les gouvernements anglais et russe remirent à son impartialité le soin délicat de régler à la satisfaction des deux parties l'incident de Hull. L'amiral Fournier avait, bien avant la guerre, compris l'importance des sous-marins et avait ardemment préconisé l'étude des moyens propres à les utiliser et à les combattre.

La question des tramways

Les pourparlers continuent. Les administrateurs des Compagnies des tramways de Paris et du département de la Seine ont bien accepté d'accorder à leurs employés l'indemnité de cherté de vie qu'ils réclamaient, mais ils ont réservé la question de la rétroactivité.

Les délégués ouvriers se réjouissent de cette première satisfaction. Ils ont été reçus, hier après-midi, par M. Malvy, ministre de l'Intérieur. La tendance est à l'apaisement.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à **EXCELSIOR**

qui vous les rétribuera

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

L'hygiène au cantonnement

Depuis le début des hostilités, parmi les millions d'hommes qui vivent sur notre front, dans des conditions matérielles forcément rudimentaires, on n'a pas enregistré une seule épidémie grave. Ce résultat est d'autant plus digne de remarque que jamais guerre ne mit en ligne une masse d'hommes plus considérable et ne les fit combattre plus rudement.

On aperçoit bien les difficultés qu'il faut surmonter pour entretenir de vivres et de munitions des troupes aussi nombreuses, mais on ne pense guère à l'ingéniosité et à l'activité qui sont nécessaires pour faire régner parmi elles une hygiène satisfaisante, tant la propreté paraît aujourd'hui une chose naturelle et qui va de soi. Et cependant il n'y a qu'à considérer un instant la complication des services qu'entraîne l'hygiène



Un four crématoire pour les ordures

d'une grande ville moderne, qui se trouve dans la situation la plus favorable, pour apercevoir toute la difficulté du problème qui se posait ici et dont nos médecins et nos savants, aidés par les poilus, ont découvert promptement la solution.

Les unités séjournent des mois entiers aux mêmes endroits. Les débris et les immondices de toute sorte qu'elles rejettent s'accumuleraient en monceaux formant autant de foyers de prédilection pour les épidémies si l'on n'avait le moyen soit de les détruire, soit de les désinfecter. En effet, il ne faut pas songer à transporter ces ordures à plusieurs kilomètres en arrière pour les déverser dans les champs d'épandage ou les traiter dans des usines spéciales afin de les transformer en engrais. On ne peut procéder à l'épuration qu'en place, en recourant à des méthodes simples et énergiques à la fois.

Dans ce domaine putride que constituent la paille de couchage hors d'usage, le fumier, les débris de nourriture, les vieux papiers, les eaux sales, la mouche est reine. Elle y dépose ses œufs, s'y promène sans relâche, s'en délecte, s'en repaît, s'en gave. Et, les pattes barbouillées des ignobles substances, elle va, en touche-à-tout, empoisonner le voisinage.

Dans cette lutte, les armes que nous avons à notre disposition sont le feu et les agents chimiques. Le premier est le purificateur par excellence, le plus sûr et le plus expéditif. Malheureusement il ne saurait servir partout ni dans tous les cas. Ainsi il est impossible de l'appliquer aux fumiers qu'entassent les paysans pour engraisser leurs cultures. Il va de soi qu'on ne peut en faire usage pour les eaux sales ou les lieux d'aisance. Il faut alors les remplacer par des produits chimiques facilement accessibles et d'un prix modique.

Lorsqu'on veut obtenir une incinération complète des débris, on construit en pleine campagne un four crématoire, de préférence dans un endroit assez écarté, de façon à ce que les mauvaises odeurs que dégage la combustion ne viennent pas empuantir l'air que respirent les troupes.

Ce four est creusé dans la terre. Seule une cheminée carrée ou rectangulaire, en briques, émergeant du sol, le signale à quelque distance à l'attention. On y accède par une tranchée longue de quelques mètres. Il a un tirage direct, excellent, et ses flammes dévorent rapidement tout ce qu'on y jette. Les premiers jours de sa mise en marche il répand alentour des odeurs méphitiques qui

viennent de ce que la terre formant les parois est encore mal séchée et donne, au contact des débris en ignition, des composés chimiques nauséabonds. Après quelque temps, lorsque la terre a perdu toute son humidité, cet inconvénient disparaît complètement.

Ces fours sont très nombreux à proximité des cantonnements. Ils ne chôment pas. On ferait une petite montagne des tonnes de débris qu'ils ont réduites en cendres.

Le fumier est un lieu d'élection pour les mouches. Elles s'y installent à demeure et ne tardent pas à y pulluler. Il est donc indispensable de détruire les larves qui s'y nourrissent, mais il faut aussi prendre garde de ne pas porter atteinte aux principes fertilisants. Dès le début des opérations l'autorité militaire a pris la sage mesure de faire supprimer le plus possible les tas de fumier dans les villages où nos troupes cantonnaient.

Mais, en quelque endroit qu'il se trouve, le fumier, s'il n'est pas soumis à des mesures préventives, constitue un danger permanent. Différents traitements chimiques ont été préconisés pour le désinfecter. La plupart de ces procédés, quoique doués d'incontestables qualités, se heurtent toutefois à l'un des écueils suivants : action corrosive qui s'attaque à la substance nourricière, prix de revient excessif, influence pernicieuse sur les plantes. Ainsi le borax, qui est le meilleur et le moins coûteux des larvicides, et n'influe aucunement sur la fermentation, peut cependant nuire aux cultures.

La meilleure préparation paraît être celle de l'ellébore blanc ou vert. La poudre de la racine, à raison de 600 grammes dans 120 litres d'eau, tue toutes les larves contenues dans un mètre cube de fumier. Elle ne diminue en rien sa valeur fertilisante et n'exerce aucune action nocive sur la croissance des végétaux.

Mais pour débarrasser le fumier des larves de mouche, le système qui semble de beaucoup préférable et qui devrait être généralisé, est celui qui consiste à les noyer. Voici en quelques mots les principes sur lesquels il s'appuie et comment il fonctionne :

Le fumier est le siège de vives fermentations. Sous l'action des microbes anaérobies, de l'acide carbonique et d'autres gaz irrespirables y prennent naissance. Ces phénomènes se produisent avec le plus d'intensité dans la partie centrale du fumier. Aussi les asticots fuient-ils pour aller se réfugier dans les régions périphériques d'où ils ne tardent pas d'ailleurs à s'échapper pour tomber à terre et s'y enfoncer. On a de plus remarqué qu'une certaine humidité, se combinant aux conditions précédentes, hâtaient encore cette émigration. Aussi a-t-on eu l'idée d'étaler les couches successives de fumier sur un plancher à claire-voie, qui repose par quatre pieds en bois sur un bassin bétonné rempli d'eau et percé à un de ses angles d'un orifice qui permet l'écoulement dans une citerne également en béton, où est installée une pompe à purin. Le premier jour, on arrose le fumier avec de l'eau ordinaire. Lorsque le purin commence à couler en assez grande abondance dans la citerne, on se sert de ce dernier liquide. Les larves en fuite, au lieu de rencontrer la terre, viennent se noyer dans le bassin ; on a soin d'étendre sur l'eau stagnante du bassin et de la citerne une nappe de pétrole afin d'empêcher le développement des moustiques.

L'installation des lieux d'aisance demande de même à être surveillée de près. Les mouches sé-



Travail pour l'écoulement des eaux sales sur le front

journal par myriades sur les excréments, y pondent, se chargent de germes pathogènes tels que les microbes de la fièvre typhoïde et de la dysenterie, qu'elles vont ensuite distribuer sur les aliments, les linges, les vêtements dans les tentes, les baraquements, les cantonnements et les ambulances.

Les latrines les plus faciles à établir dans ce cas sont les feuillées. Ce sont des sortes de sillons que l'on creuse assez profondément. On doit autant que possible les désinfecter quotidiennement en y versant de l'huile de schiste, du lait de chaux ou du pétrole. Lorsqu'une feuillée est hors d'usage, on y répand de la chaux, puis on la recouvre d'une épaisse couche de terre.

Dans certains régiments on préfère, avec raison, creuser des fosses recouvertes d'un plancher. Plus profondes qu'étendues, elles offrent une moindre surface à l'infection et l'on peut y répandre plus facilement des antiseptiques.

A cet égard, le lait de chaux constitue un produit peu coûteux et d'une manipulation aisée. Il exerce en même temps une action très vigoureuse.

On prépare le lait de chaux de la façon suivante : on concasse de la chaux fraîchement cuite, puis on en dépose les morceaux dans un vaste récipient, et on les arrose d'eau. Après un violent bouillonnement, ils se réduisent en poussière. On prend alors un litre de cette poudre, auquel on ajoute, par petites doses, 3 litres d'eau, en ayant soin de remuer constamment le mélange. Dans le cas où l'on ne peut se procurer de la chaux vive, on n'a qu'à verser trois litres d'eau sur un litre de chaux éteinte.

Ce lait de chaux, ainsi obtenu, peut être utilement employé pour désinfecter les caves, les tonneaux qui reçoivent les débris, les ardures de toute sorte, ainsi que les eaux grasses. Le lait de chaux doit rester au moins vingt-quatre heures en contact avec les matières ou les liquides à neutraliser. Lorsque les tonneaux sont vidés, il est préférable de les enduire de lait de chaux à l'intérieur et à l'extérieur.

Enfin, sur le front, les poilus sont souvent obligés de se livrer à des travaux de terrassement assez importants pour assurer l'écoulement des eaux sales.

Pour terminer, il est intéressant de signaler que M. J. Godart, le sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé, a eu l'heureuse idée de créer des équipes sanitaires spécialement préposées à l'application de ces mesures hygiéniques.

C'est certainement en partie grâce aux soins et même à la coquetterie qu'apporte notre armée à faire sa toilette quotidienne qu'elle fait preuve depuis tant de mois longs et cruels, d'une aussi admirable santé physique et morale.

Les difficultés alimentaires de l'Allemagne

ZURICH, 3 novembre. — Le fait suivant est significatif des difficultés d'une alimentation rationnelle en Allemagne, même lorsqu'il s'agit des ouvriers qui travaillent dans les usines de guerre.

La municipalité de Berlin a obtenu de M. von Batocki, dictateur aux vivres, une provision de 300 barils de harengs destinés à l'alimentation des ouvriers travaillant dans les usines de munitions, dont la ration de vivres n'est pas suffisante. Seuls, les ouvriers employés à des travaux particulièrement fatigants peuvent recevoir leur part de harengs sans être munis d'une carte spéciale, sur la simple attestation du directeur de l'usine.

Les perspectives de l'hiver qui s'avance sont aussi sombres que possible. Le ravitaillement en pommes de terre est en danger.

L'administration municipale de Berlin avait promis de livrer, cet hiver, 150 livres de tubercules à chaque habitant. Ces quantités avaient, dans beaucoup de cas, été payées d'avance. Mais voilà que l'administration ne peut faire face aux commandes. Elle va rendre l'argent et revenir à l'ancien régime : une livre de pommes de terre par personne et par jour.

L'Allemagne inaugure les bons de vêtements

ZURICH, 3 novembre. — Selon le *Lokal Anzeiger*, la vente des étoffes, des habits, des confections, etc., vient de subir, en Allemagne, une nouvelle restriction. Dorénavant, on ne pourra plus acheter ces articles sans un bon des autorités compétentes auxquelles on devra soumettre les habits usagés, et qui devront décider si ceux-ci doivent être remplacés par des habits neufs.

La nouvelle ordonnance, qui impose des tarifs à la vente des vêtements et même des parties de vêtement, est entrée en vigueur le 2 novembre.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui samedi, Saint CHARLES; demain, Sainte BERTILLE.
— A 10 heures, service solennel à la mémoire des soldats de l'armée française et des armées alliées morts au champ d'honneur. (Eglise métropolitaine de Notre-Dame.)

NOUVELLES DES COURS

— S. M. l'empereur de Russie, et S. A. I. le grand-duc héritier sont rentrés du quartier général à Tsarskoïé-Sélo.
— S. M. la reine Christine, après une villégiature de trois mois à Saint-Sébastien, est de retour à Madrid.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. lord Bertie of Thame, ambassadeur d'Angleterre en France, qui s'était rendu à Londres dernièrement, est rentré à Paris.

INFORMATIONS

— Le président de la République, accompagné du général Dupargé, s'est rendu hier à l'hôpital complémentaire Saint-Nicolas, à Issy-les-Moulineaux, où sont traités par un procédé spécial les blessés atteints de brûlures ou de gelures.

M. Poincaré a visité le service spécial créé à l'hôpital par le sous-secrétariat du service de santé pour traitement des brûlés et des gelés par la méthode du docteur Barthé de Sandfort (paraffinothérapie et ambrine).

MARIAGES

— En l'église de la Madeleine vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Hélène de Léché, fille du comte de Léché et de la comtesse, née d'Haranguier de Quincroet, avec le vicomte Henri de Beauchaine, fils du vicomte de Beauchaine et de la vicomtesse, née de Laage de Meux.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée par S. G. l'archevêque de Rouen.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Chavagnac, née de Fleury, a donné le jour à un fils.

— La comtesse de Saint-Mathieu, née Scrive, a mis au monde, à Alger, un fils, Maurice.

DEUILS

Morts pour la France :

Le GÉNÉRAL ANSELIN, commandant une brigade d'infanterie, tombé à l'attaque du fort de Douaumont, âgé de soixante-cinq ans. — HENRY-PAUL D'YVOI, capitaine de réserve. — RAYMOND DAUCHEZ DE BEAUBERT, lieutenant d'infanterie. — JULES DANSETTE, sous-lieutenant d'infanterie, fils du député du Nord. — ANDRÉ LÉVY-STRAUSS, maréchal des logis d'artillerie.

— L'Association amicale des Anciens élèves de l'École centrale des Arts et Manufactures a fait célébrer hier trois services commémoratifs à la mémoire des élèves et anciens élèves de l'école, tombés au champ d'honneur. La première de ces cérémonies a eu lieu hier matin, en l'église Saint-Nicolas-des-Champs.

Le P. Janvier, de l'ordre des P. F. prêcheurs de Saint-Dominique, a prononcé une éloquente allocution au cours de laquelle il a célébré la « tenue morale » de nos soldats et les vertus de leurs chefs.

Une deuxième cérémonie, pour le culte protestant, a eu lieu dans l'après-midi, à deux heures, au temple de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, 147, et une troisième, à trois heures, pour le culte israélite, au temple de la rue de la Victoire.

Nous apprenons la mort : De M. Pierre Jobbé-Duval, fils du peintre connu, chroniqueur au Cri de Paris, décédé à trente-quatre ans;

De la comtesse de Laurencin-Beaufort, décédée à Tunis;

Du comte du Vélard, décédé à soixante ans, au château de Palluau;

Du comte de Grandpré, décédé au château de Colivault (Loir-et-Cher);

De M. Deucausse, receveur particulier en retraite;

De M. Isaac Ribet, commissaire central au Havre, décédé à la suite d'un accident d'automobile.

MOUVEMENT PRÉFECTORAL

Au cours du Conseil des ministres qui a eu lieu hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a fait signer le mouvement administratif suivant :

Sont nommés :
Préfet d'Eure-et-Loir, M. Borromée, secrétaire général du Nord, en remplacement de M. Delavaud-Dumontell, admis à faire valoir ses droits à la retraite et nommé préfet honoraire;

[On se rappelle que M. Borromée, emmené comme otage par les Allemands en même temps que M. Trépoint, préfet du Nord, resta avec ce dernier pendant plusieurs mois en Allemagne; ils revinrent en France en même temps que plusieurs autres otages, parmi lesquels MM. Noël, directeur de l'École centrale; Jacomet, procureur général à Douai; Leubas, maire de Roubaix, etc.]

Préfet de la Mayenne, M. Poivert, secrétaire général du Nord, pour la durée de la guerre, délégué dans les fonctions de préfet, en remplacement de M. Allard, admis à faire valoir ses droits à la retraite et nommé préfet honoraire;

Préfet des Pyrénées-Orientales, M. Tavera, sous-préfet de Bergerac, en remplacement de M. Emery, nommé préfet du Gard.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Hier matin, la mission des intellectuels espagnols est arrivée à Toulouse; elle a été reçue à la gare par la municipalité et par les membres de l'Université.

— M. Léon Delphin, adjoint au maire de Denain (Nord), qui remplissait les fonctions de maire en cette ville, vient d'être interné en Allemagne pour des raisons inconnues.

— Dix wagons de pommes de terre sont arrivés à Genève; le transport dans les dépôts de l'Etat a été protégé par la gendarmerie, car on craignait des manifestations.

— Le lieutenant aviateur anglais Chadwick, qui, le 2 octobre, avait participé à l'attaque aérienne contre les hangars de zeppelins de Bruxelles, vient d'arriver en Hollande.

— On mande de Berlin que le roi de Bulgarie a attaché le colonel Gantschiff à la personne du kaiser, en qualité de chargé de pouvoir militaire et d'aide de

Au congrès de la Ligue des Droits de l'Homme

La question de l'alcoolisme

Au cours de sa séance d'hier, à laquelle assistait M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, le congrès de la Ligue des Droits de l'Homme a examiné la question de l'alcoolisme. Après avoir entendu M. Henri Schmidt, député des Vosges, qui a exposé le contre-projet qu'il a déposé au Parlement, et dont les grandes lignes ont été incorporées dans le rapport et le projet de résolution du comité central, le congrès a adopté ce dernier, qui émet notamment le vœu :

Que le Parlement aborde le plus tôt possible l'examen des projets et propositions sur le monopole de l'alcool et qu'il en accepte le principe en l'appliquant à la fabrication et à la vente;

Qu'il prononce la réduction du nombre des débits d'alcool et autorise l'Etat à en confier la gestion en partie à des sociétés philanthropiques;

Qu'il institue le referendum communal (hommes et femmes) permettant l'interdiction locale de la vente des spiritueux;

Que le gouvernement fasse effectivement appliquer les lois sur la répression de l'ivresse; qu'il renouvelle l'interdiction de la vente de liqueurs aux enfants et aux mineurs.

Sur la proposition de M. Ruyssen, l'assemblée a prié ensuite le comité central de transmettre au gouvernement le vœu que les gouvernements alliés fassent connaître le plus prochainement possible les fins qu'ils se proposent d'atteindre par la victoire.

Puis, sur une intervention de M. Guernut, le congrès a protesté contre la censure, qui, sur l'ordre du gouvernement, a interdit la publication dans la presse des débats du congrès.

Nouvelles parlementaires

Une demande d'interpellation

M. Ernest Outrey, député de l'Indochine, vient d'aviser le gouvernement de son intention de l'interpeller dès la rentrée sur le projet de convention qui aurait été élaboré d'accord avec le ministre des Travaux publics et négocié ensuite par ce dernier, dans le but d'accorder un droit exclusif de recherches pour pétrole à une société étrangère, sur une superficie de 730.000 hectares dans la province d'Oran (Algérie), cela en vue de la concession définitive d'un droit exclusif d'exploitation sur une étendue de cent mille hectares.

Les mesures à prendre contre les déserteurs et insoumis

La commission sénatoriale de l'armée s'est réunie hier sous la présidence de M. Boudenoot.

Elle a poursuivi la discussion de l'avis présenté par M. Henry Chéron sur le projet de loi relatif aux déserteurs et aux insoumis. Conformément aux propositions du rapporteur, elle s'est prononcée pour la confiscation générale des biens des déserteurs et insoumis ayant fui à l'étranger.

Le projet d'avis de M. Henry Chéron a du reste été adopté intégralement, et le rapporteur a été autorisé à le déposer sur le bureau du Sénat.

M. Poirson a rendu compte de ses démarches auprès du sous-secrétaire d'Etat de l'Intendance pour obtenir le rétablissement des diverses indemnités supprimées aux troupes du camp retranché de Paris par la circulaire du 30 juin dernier. Par différentes mesures, dont, notamment, la création d'une prime éventuelle d'alimentation et le rétablissement de l'indemnité des troupes en marche, qui tient compte des charges de famille, le ministre donne satisfaction aux observations présentées par la commission de l'armée.

La crise des transports

La commission de l'armée a envisagé hier les mesures qu'il conviendrait de prendre pour mettre fin à la crise des charbons et à la crise des transports.

LES SPORTS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — La seconde journée du meeting de réouverture du Velodrome d'Hiver se déroulera demain à 2 heures. Cette réunion classique, que l'on a coutume de nommer la « Journée des Finales », compte chaque année parmi les plus importantes.

Le Grand Prix d'ouverture (14^e année) va être la plus grande course de vitesse qui ait été organisée depuis la guerre. Les concurrents en seront : Ellegaard, six fois champion du monde; le fameux Belge Van den Born, dont ce sera la rentrée; Pouchois, vainqueur du Grand Prix de Paris; Thuau, ex-champion de France; Masson, le crack de l'année; Devoissoux, Meurger, Fournous et Deschamps. Le Prix Stéphane (11^e année) — une heure derrière motocyclettes — sera couru par Contenet, Miquel et Bruni.

Réclamez-nous

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Jourez, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915,

THÉÂTRES

PÉTITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Très intéressante représentation du *Demi-Monde*, hier vendredi. Une remarque au sujet du salon de Mme de Verlières. Quand on remontera la pièce avec les costumes de 1846 on fera bien de revenir, pour le décor du second acte, à un intérieur se rapprochant de celui qu'Emile Perrin avait choisi en 1874. Perrin, en metteur en scène soucieux de servir l'auteur, jusque dans les moindres détails de la présentation de son œuvre, nous avait montré la vicomtesse dans un appartement de dimensions moyennes où, malgré tout, on sentait sinon la gêne, au moins la nécessité de limiter les dépenses de la maison au strict minimum. Depuis quelques années, l'ancien petit salon a fait place à une vaste pièce très haute de plafond qui pourrait, certes, convenir à l'hôtel de la comtesse de Ceran du *Monde où l'on s'ennuie*, mais qui « situe » bien mal une femme du demi-monde, tel que Dumas le dépeint.

Fort heureusement l'interprétation est ici bien supérieure au cadre. Le deuxième acte du *Demi-Monde* est joué par tous avec beaucoup de légèreté, de finesse et d'esprit. Raphaël Duflos trouve le moyen de parler la fameuse tirade des « poches à quinze sous » que tant d'autres réciteraient; Jacques Fenoux, Bernard, Mlle Maille sont excellents. Quant à Mlle Cécile Sorel, elle est aussi parfaite dans Suzanne d'Ange que dans Célimène et dans Elmire, et pourtant combien ces personnages si divers exigent de qualités différentes chez une comédienne!

Emile Mas.

A Ba-Ta-Clan. — Cet après-midi, à 2 h. 30, matinée de la revue *Ça murmure!* même spectacle que le soir.

Au Châtelet. — Ce soir, à 8 heures, les *Exploits d'une petite Française*.

A Cluny. — Ce soir, première (reprise) de : *Un Lycée de jeunes filles*, vaudeville-opérette d'Alexandre Bisson, musique de Gregh.

SAMEDI 4 NOVEMBRE

La matinée

Odéon. — A 2 heures, le *Bourgeois gentilhomme*.

Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *Ça murmure!*

Gymnase. — A 2 h. 30, Matinée Paul Claudel.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, ballet *la Korrigane*, Brisels.

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Course du Flambeau*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.

Odéon. — A 8 heures, *Crime et Châtiment*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue : *le Plumeau* ; *Pan! pan! au rideau!*

Châtelet. — A 8 heures, les *Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *la Petite Dactylo*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Lundi, *la Roussotte*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle* ; mercredi, *l'Amazone*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un singe*.

Falais-Royal. — A 8 h. 20, *Madame et son filleul*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la L'émousselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra 72-21.)

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Madame Tangueray* (Mme Barthe Lady). Matin. jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure!*

Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Jeanne*, *Jeannette* et *Jeanneton*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.

Théâtre de la Dauphine (5^e bis, av. Malakoff — Passy 19-15). — A 8 h. 45, *la Danse qui tue* (Laure Tréville).

Scala. — A 8 h., *la Dame de ch. 3^e Marim*.

Variétés. — A 8 heures, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-02. Matinées jeudis et dimanches.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-63). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Mystères de l'ombre*, cinéma-drame. Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — Zyle (d'après Hector Malot); *le Grand crime du petit Tomio*; *le Sourire de Rigadin*; *les Côtes de la Riviera*, et un programme d'actualités.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Cresus*.

Communiqués

Il est dit volontiers que nous sommes au seuil d'un monde nouveau. M. Charles Morice, qui, comme poète et critique, doit être considéré comme un des maîtres de sa génération, a pensé avec raison qu'il importait d'essayer à la lumière des événements actuels une révision de nos valeurs littéraires, d'un point de vue purement français. C'est là ce qu'il va entreprendre dans un cours d'*Histoire de la Poésie française*, qu'il commencera aujourd'hui, à 16 heures, en la salle des cours de M. Jean d'Edine, 14, avenue des Ternes.

Demain dimanche, à 2 heures, à la Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, aura lieu un Festival Franco-Arménien, sous la présidence de M. J.-M. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, et de S. Exc. Boghos Nubar pacha, président de la délégation nationale arménienne.

Causerie de M. Emile Pignot sur l'Âme de l'Arménie. L'illustre poète arménien Archag Tchobanian dira lui-même deux de ses poèmes écrits en l'honneur de la France.

ouvriers et employés de la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans nous apprend qu'elle a souscrit, au Second Emprunt de la Défense nationale, pour une somme de près de 8 millions.

À l'Institut catholique de Paris, 74, rue de Vaugirard, cours spécial pour le brevet de capacité en droit, le jeudi, à 11 heures, salle n° 3. Ouverture le 9 novembre.

La Bourse de Paris

DU 3 NOVEMBRE 1916

Séance de lendemain de congé, c'est-à-dire sans beaucoup d'entrain. Les tendances restent néanmoins bien orientées, et quelques légères plus-values sont à enregistrer. Du côté de nos rentes, nous retrouvons le 3 0/0 à 61.40, tandis que le 5 0/0, ex-coupon trimestriel, se tasse à 87.65.

Fonds étrangers peu ou pas traités. Les Etablissements de crédit n'ont également donné lieu qu'à de rares transactions non loin de leur niveau de la veille.

Fermeté des grands Chemins Français. Lignes Espagnoles en légère amélioration. Nord-Espagne, 417.50; Andalous, 402.

Cuprifères sans grand changement. Rio, 1768. En Banque, les Industrielles Russes font bonne contenance.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.79; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 239; Péterograd, 176 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 86 1/2; Barcelone, 594 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili, disp. 124 1/2, liv. 3 mois 119 1/2; étain, compt. 180 1/2, liv. 3 mois 181 3/4; zinc, compt. 52 1/2; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 7/16.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

NOUVEAU TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi, Gens de Maison, Leçons : 0 fr. 20 le mot.

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'Affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions de Famille : 0 fr. 25 le mot.

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées : 0 fr. 30 le mot.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI 0.20 le mot

FOURREUR JOS, depuis 1903 rue Bondy, 32. Réparations, transformations, teintures garanties.

Réfugiés, ménage désire garde propriétés ou emploi similaire. Mari cultivateur; femme gros travaux. Ecrire: Cuny, St-Etienne-aux-Temples, près Châlons (Marne)

OFFRES D'EMPLOI 0.25 le mot

HUILES, Savons. Représentants demandés. Ecrire: Malet-Delmas, Salon (B.-d.-R.)

SUCCESSIONS 0.30 le mot

TESTAMENTS, PARTAGES A VOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

DIVORCE 0.30 le mot

DIVORCE, enquête privée, RÉHABILITATION. Consultation gratuite, AVOCAT SPÉCIALISTE. 3 à 5 heures, 8, faubourg Poissonnière.

GRAPHOLOGIE 0.30 le mot

CHARACTÈRE, Aptitudes, etc. par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire: Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (V°).

LITTÉRATURE 0.30 le mot

POÈTES, POÉTESSES, envoyez vers pour Anthologie sur la guerre: Edition Picart, 25, boulevard Pasteur, Paris.

DIVERS 0.30 le mot

Plus d'Antipyrine ni cachets similaires à effet passager; l'Hélianthine, produit végétal retiré du Soleil (Tournefort), par DEHARGNE, pharmacien, guérit névralgies de la tête. Demandez toutes pharmacies. Envoi contre mandat-poste 3 fr. 50 chez DEHARGNE, Vendôme (L.-et-C.) Régénérateur du système nerveux.

BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. — Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.)

ÉCOLE COIFFURE, Manucure, Soins de beauté, Massage, Pédicure, Placement assuré, Installations des Salons Coiffure et Parfumeries. Institut Ezavin, 5, faubourg Saint-Honoré. On diplôme.

POUR LES ORPHELINS 0.30 le mot

Province Education, instruction. Vie de famille. — EDOUARD LECOQ, Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes).

CHIENS 0.25 le mot

LOULOUS miniature, Pékinois, Fox, Policiers, Bruxellois. Chenil National, 6, impasse Sureau, Saint-Maurice (Seine).

GRAND ÉLEVAGE loulous nains et minuscules issus champions: marrons, noirs,

oranges, sables, blancs; nombreux prix étrangers. Chlois. M^{lle} Longeon, Lisieux.

LEÇONS 0.20 le mot

PROFESSEUR enseignement secondaire, Baccalauréats par correspondance. Répétitions. Duchemin, 74, avenue Philippe-Auguste, Paris.

Hypnotisme, Magnétisme. HSUARD, professeur, Vincennes. Notice franco.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

LEÇONS pratiques de sténo, dactylo, comptabilité, commerce, langues, etc. — ECOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, et boulevard Poissonnière, 19.

ACHAT ET VENTE DE PROPRIÉTÉS 0.30 le mot

SUPERBE TERRAIN d'angle 2.600 mètres à vendre, près gares, 300 mètres Paris. Eau, gaz, électricité, tout à l'égout. Ecrire: Pères, Gentilly. Convientrait usine.

Vendre, Orne, gentilhommière et 35 hectares excellentes prairies. M. CHAMPROSAY, Argentan.

APPARTEM. MEUBLÉS 0.25 le mot

AGENCE MADELEINE, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer dans tout Paris.

CHEVAUX, VOITURES 0.25 le mot

Grand choix de voitures et harnais, selles complètes pour officiers. GRIFFAULT, 120, boulevard de Courcelles (Ternes).

PENSIONS DE FAMILLE 0.25 le mot

CLAIRMONT HOUSE, 16, rue Calais. Pension complète depuis 7 francs.

FLEURS ET PLANTES 0.25 le mot

PANIERS fleurs. Edouard LECOQ, propriétaire Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes).

BOIS A BRULER 0.30 le mot

Grande quantité de BOIS à brûler chêne et hêtre pour particulier et usines. WALLART, entrepreneur de menuiserie, 238, rue de Tolbiac, Paris.

OCCASIONS 0.25 le mot

A vendre COSTUME Premier Empire ayant appartenu au roi de Rome enfant. Costumes de cour du dix-huitième siècle. Curiosités militaires. 9, rue Bergère.

VILLEGIATURES

SUR LA CÔTE D'AZUR

Sur la Côte d'Azur, les abonnements à EXCELSIOR peuvent être souscrits à Nice, aux bureaux de « l'Office de la Côte d'Azur », 2, avenue des Phocéens.

AGAY Centre des excursions de l'Estérel. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.

BEAULIEU Entre Nice et Monte-Carlo, bord de mer. Gd HOTEL SUISSE. Sit. 1^{er} ord. Gd parc. Chauff. c. Tennis. Garage. Excell. cuis. P. dep. 40 fr.

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est ouvert. Situation uniq. bord de mer. V. jard. 1^{er} ord. Arrangem. p^r séjour. Ch. FERRAND, prop.-dir.

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL Meilleur confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseign., écr.: LEON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)



GRASSE
Hôtel-Pension
BEAUSOLEIL
Grand jardin
Chauffage
central. Appartements complets. Pension: 9, 40 fr., etc.

MENTON HOTEL DES ANGLAIS 150 chambres. 40 salles de bains. Bord de mer. — Prix réduits. — CHABASSIÈRE, propriétaire.

MENTON ROYAL WESTMINSTER Le plus moderne. Sur la Promenade. Grand jardin, plein Midi. — Prix modérés.

NICE-CIMIEZ RIVIERA PALACE Séjour idéal. Beau parc de 30.000 mètres. Autobus gratuit.

NICE ALEXANDRA-HOTEL Boulevard Dubouchage. — Situation unique. Centre de la Ville. — Grand jardin. — Dernier confort.

NICE-ATLANTIC-HOTEL Le dernier construit. — Grand confort.

NICE HOTEL-PENSION COTTA, 45, rue Cotta. Remis à neuf. Très recommandé. Prix depuis 8 francs.

NICE = HOTEL DE LUXEMBOURG = Ouvert toute l'année. — Promenade des Anglais. HOTEL DES ÉTRANGERS. Prix réduits. Même propriétaire.

NICE HOTEL PETROGRAD ST-PETERSBOURG Grand jardin. Confort moderne. Arrangements pour familles.



NICE
HOTEL RUHL
ET DES ANGLAIS
La plus belle situation
Tout le confort moderne

NICE HOTEL WEST-END Promenade des Anglais. Confort moderne. Arrang. p^r séjour.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 4 NOVEMBRE 1916

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

PREMIÈRE PARTIE

La cloche du Vieil-Orme

CHAPITRE III

Avant qu'une réponse fût sortie de la bouche de M. de Saint-Priet, l'homme habillé en chauffeur interrogea le colonel, qui jetait seulement sur un fauteuil le manteau de route cachant son uniforme.

— Mon colonel, vous est-il possible de donner l'ordre convenu?

Et l'ancien combattant du Calvaire d'Illy, le camarade d'enfance, le compagnon de bataille, demanda :

— Mon général, voulez-vous bien enjoindre à ces messieurs de nous laisser?...

— Faites, Bertholle, faites vous-même... vous êtes, avec votre compagnon de voyage, maître de la situation.

Le colonel se retourna sans mot dire vers ce

compagnon de voyage dont on ne prononçait pas le nom.

Celui-ci déclara :

— Personne que nous trois, ici...

Il ajouta, avant qu'un essai de retraite fût opéré, en regardant une porte au fond du cabinet :

— Pourtant, que personne ne sorte ou ne puisse sortir... D'une minute à l'autre nous aurons besoin de l'un de ces messieurs.

Jacques de Saint-Priet commanda le mouvement, entraînant d'un regard le capitaine Haldemart et le lieutenant Delleville.

Il passait dans la chambre de son père, contiguë à son bureau.

La porte de communication présentait presque l'épaisseur d'une porte extérieure, massive comme tout ce qui subsistait de la construction primitive.

Derrière cela, même en écoutant, on n'eût rien surpris.

— Vous pouvez parler, déclara M. de Saint-Priet, vous pouvez parler... monsieur Besse...

— Auparavant, mon général, promettez-moi de ne faire aucune opposition, quelles que soient vos surprises, au plan que je me suis tracé... Il faut, dans une heure, par le rapide du matin, emmener à Paris le capitaine Haldemart...

— C'est ce nom qu'au téléphone, à la seconde communication, on n'a pas voulu prononcer?

— C'est ce nom... J'ai votre parole, mon général ?

Le général de Saint-Priet fit oui de la tête.

Les prunelles de son vieil ami Bertholle venaient de rencontrer les siennes; comme les siennes, elles exprimaient la défaillance d'un désespoir.

Soudain eut lieu, contre la porte du couloir, un heurt aussi net que celui qui avait déterminé l'introduction d'André Delleville.

— Ah! par exemple! grogna Besse, mettons là

— Il n'y a qu'à ne pas ouvrir, fit le colonel.

Aussitôt, coups plus précipités, plus violents. Alors, d'une voix tonitruante, M. de Saint-Priet, dont un flot de sang empourpra la face pâle, articula, tout près de la porte :

— Personne n'entre! Allez-vous-en!

— C'est moi... Mrs Clearck.

Besse avait entendu.

Il s'élança, pour se rejeter aussitôt en arrière, après avoir prononcé :

— Introduisez... à condition qu'elle passe avec ces messieurs... par là... J'aurai besoin d'elle aussi.

L'Américaine put à peine prononcer une phrase :

— Général, j'ai à vous communiquer des choses graves.

— Madame, voulez-vous bien entrer à côté? Je suis à vous dans quelques instants.

Il allait lui-même vers le fond de la pièce pour ouvrir, ajoutant :

— Excusez-moi... à pareille heure, je ne m'attendais point à votre visite.

— Les circonstances...

Elle s'avança, la main tendue, vers le colonel Bertholle, qui fit mine de compulser des papiers.

— Vous venez de Paris?... J'ai vu passer votre auto... l'orage m'avait prise aux étangs; je me suis mise à l'abri... Pour que vous arriviez ainsi avant le jour, il faut que la situation ne vous laisse point de loisir... C'est la guerre, n'est-ce pas ?

— Je le crains !

Elle regarda M. de Saint-Priet.

— Inutile que je passe à côté... J'ai vu de la lumière à travers vos persiennes... J'ai pensé, étant donné le moment que nous vivons, que je pouvais vous faire part de suite des allées et venues bizarres que j'ai saisies dans la nuit... Je reviens... A tout à l'heure.

Le regard du général s'était croisé avec celui du détective.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR renseigne sur tout p^r tout séjour t. p. r. Publicité générale, Edit. de LA COTE D'AZUR, revue mond. publiant liste des hivern.

SUR LA COTE VERMEILLE

VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS
Paris-Provence



100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

PNEUS A GORGES
PALMER
CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVICES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Ce Soir avant le repas
UN GRAIN de VALS
résultat demain matin

PRODUIT FRANÇAIS RECONNU

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluzard.

Publications LAROUSSE

paraissant
aujourd'hui

Larousse mensuel illustré

Le seul périodique véritablement encyclopédique
(Numéro de Novembre, 90 cent.)

La France héroïque et ses Alliés

Le plus bel ouvrage publié sur la guerre
(Fascicule 18, 1 franc.)

Qui? Pourquoi? Comment?

La merveilleuse Encyclopédie de la Jeunesse
(Numéro 17, 75 cent.)

Les Livres roses de la Guerre

(Numéro 189, 10 cent.)
Les plus charmantes lectures pour la jeunesse

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 6 NOVEMBRE

PARIS

FOURRURES ROBES ET MANTEAUX

Journée des Soieries

— Eh bien! général, j'attendrai.

Et elle pénétra dans la chambre où le capitaine Haldemart causait avec Jacques de Saint-Priet, tandis qu'André Delleville restait à peu près silencieux.

Dans son cabinet, le général revenait, le visage crispé, à Besse, retourné au bureau :

— Qu'avez-vous dit?... Qu'avez-vous dit à propos d'Haldemart?... Il n'est pas un traître?...

— Un espion... Voilà sa fiche!

Et l'agent, le contre-espion Hector Besse, présentait au vieillard, maintenant muet, un papier que celui-ci, assis à sa place devant son bureau, lut sous la lampe.

A peine sa main tremblait-elle lorsqu'il le rendit à celui qui venait de le lui passer.

Et, d'une voix sans intonation :

— Un de mes officiers d'ordonnance...

— Ah! général, la pépinière est de celles qui en fournissent partout!... Il en est sorti de nos écoles, voire et surtout de nos écoles militaires... Pas difficiles à créer, les états civils : fils d'Alsaciens-Lorrains ayant opté pour la France, ou même d'étrangers naturalisés Français... C'est la pléiade officielle... Les parents sont Allemands, voire Allemands de l'Amérique du Sud, de l'Amérique du Nord... ou d'ailleurs, fût-ce de Berlin... Le faux est érigé en principe et l'espionnage est une gloire... Nos surprises vont seulement commencer... Quitte à faire du zèle, il faut mettre le grappin sur les suspects... Or, pour celui-là, c'est prouvé... J'ai frappé dans la mare à grenouilles, il en sortira bien d'autres révélations... Et ici, dans les Ardennes, général, et fréquentant votre maison... de soi-disant Américains...

Besse s'arrêta.

Le colonel Bertholle s'exclama :

— Nommez-les!

Comme le détective hésitait, lui se pencha sur le général, montrant la porte de la chambre :

— Mrs Clearck.

Le vieux soldat reçut au cœur un coup peut-être aussi violent que celui qui le frappait quelques heures plus tôt pendant la communication téléphonique.

Mais il devait tout surmonter.

Il y avait au-dessus de ce qui l'atteignait personnellement la question du pays, la grande question devant laquelle tout homme s'oublie et se sacrifie, qu'il porte ou non une épaulette.

Il se remit à arpenter son cabinet; un moment courbé, puis, reprenant son attitude énergique et froide, buste en arrière, tête haute, il s'arrêta en face des deux hommes, qui ne le quittaient pas des yeux.

— D'abord, dit-il, finissons, au sujet d'Haldemart... Depuis seulement trois mois, il s'est fait admettre parmi mes officiers d'ordonnance... ponctuel, intelligent... avec des élans qui ne sortaient point de la réserve professionnelle. Des notes parfaites... toute ma confiance.

— Mon général, fit Besse, vous aviez eu des fuites?

— Des fuites, il y en a toujours... ailleurs aussi...

— Mais, surtout depuis Sarajévo...

— Ma méfiance ne s'est jamais portée sur mon entourage.

— Bien entendu!... Ce qui fait la force de l'espionnage allemand, c'est de pénétrer d'audace où il a intérêt de pénétrer... C'est de s'implanter de façon à écarter justement l'ombre même du soupçon... en visant toutes les classes et toutes les professions... Nous avons eu des bonnes ou gouvernantes qui ont élevé deux générations de petits Français auxquels elles étaient dévouées, en tant que bonnes et gouvernantes; malgré cela, elles renseignaient leur office, là-bas...

— Soit... pourtant... pas fatalement. Alors, notre confiance, malgré tout, fut un crime.

— Presque, fit le colonel Bertholle.

Puis, tournant le coin du bureau, pour saisir les deux mains de son vieil ami, et les serrer avec toute la force du sentiment qui l'emplissait :

— Nous arrivons à temps!... Au dernier moment j'ai pu prendre le rapide avec Besse... A Sedan une auto était à notre disposition... elle va nous reconduire à Paris, emmenant Haldemart...

— C'est-à-dire, rectifia le policier, que vous retourneriez à Paris, mon colonel, avec le capitaine et l'agent qui nous accompagne depuis la rue Saint-Dominique et qui est au volant... Si le capitaine ne se doute de rien, ne vous adjoignez personne officiellement... Autrement, que l'arrestation ait lieu immédiatement... que ce soit entre deux gardes qu'il rentre au ministère ou qu'on le conduise au Cherche-Midi.

Avant de recevoir une réponse, Hector Besse conclut :

— Peut-être vaudrait-il mieux ne mettre le grappin dessus que lorsqu'on en aura tiré de quoi découvrir d'autres mares à grenouilles où il n'y a qu'à taper... Moi, je ne quitte pas la contrée avant de savoir à fond ce que rassemble au juste d'Allemands se disant Américains, Suisses ou Alsaciens l'entreprise minière et métallurgique ayant comme raison sociale : F.-G. Alhen et Cie... A la justice militaire de décider ailleurs...

— Que feriez-vous si vous étiez la justice militaire? interrogea le colonel Bertholle.

— Avant de coller l'espion au mur, j'en tirerais, je le répète, tout ce qu'on en pourrait tirer... Pour commencer, mon colonel, je ne laisserais rien soupçonner à Haldemart... Le général le renverrait simplement à Paris en le faisant profiter de votre auto pour une mission au ministère.

— Je ne suis guère l'homme d'une pareille dissimulation.

— Moi non plus, fit M. de Saint-Priet.

(A suivre.)

LA VICTOIRE ITALIENNE SUR LE CARSO



POINT D'ARRIVÉE D'UN FUNICULAIRE



L'ORGANISATION DE NOUVELLES POSITIONS CONQUISES

On sait que nos alliés italiens ont remporté, il y a deux jours, une de leurs plus brillantes victoires. Après une préparation d'artillerie, à laquelle l'ennemi répondit « sans conviction », les troupes du général Cadorna ont emporté une ligne des défenses puissamment organisées et obligé les Autrichiens à se retirer sur leur troisième ligne. C'est là un remarquable résultat stratégique qui rappelle et à certains égards dépasse celui des opérations si bien menées par les Italiens il y a trois mois.